

*bojee*

Zur

Gräfl.vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N<sup>o</sup> 4267



74  
CHEF-D'OEUVRES

DE

REGNARD.

CHRISTOPHUS

12

REINHARD

1



# CHEF-D'OEUVRES

DE

## REGNARD.

---

TOME QUATRIÈME.

---



A PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire,  
rue Jacques, n<sup>o</sup>. 22.

---

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

CHIFFRE-D'OEUVRES

DE

RECORD

TOME QUATRIEME

A PARIS

chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, ci-apres de la Librai-

rie, au Salon de Peinture, au Salon de Sculpture,

et chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, ci-apres de la Librai-



LE LÉGATAIRE

UNIVERSEL,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS

Représentée, pour la première fois,  
le lundi 9 janvier 1708.

---

PERSONNAGES.

GERONTE, *oncle d'Eraste.*

ERASTE, *amant d'Isabelle.*

Mad. ARGANTE, *mère d'Isabelle.*

ISABELLE, *fille de Mad. Argante.*

LISETTE, *servante de Geronte.*

CRISPIN, *valel d'Eraste.*

M. CLISTOREL, *apothicaire.*

M. SCRUPULE, }  
M. GASPARD, } *notaires.*

UN LAQUAIS.

*La scène est à Paris, chez M. Geronte.*



LE LÉGATAIRE,  
COMÉDIE.

---

---

ACTE PREMIER.

---

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Bon jour, Crispin, bon jour.

CRISPIN.

Bon jour, belle Lisette.

Mon maître, toujours plein du soin qui l'inquiète,  
M'envoie, à ton lever, zélé collatéral,  
Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LE LEGATAIRE ,

L I S E T T E .

Mal,

C R I S P I N .

Le bon-homme chargé de fluxions et d'années ,  
 Lutte depuis long-temps contre les destinées ,  
 Et pare de la mort le trait fatal en vain ;  
 Il n'évitera pas celui du médecin.  
 Il garde le dernier , et ce corps cacochyme  
 Est à son art fatal dévoué pour victime.  
 Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand deuil  
 Etendra de son long Géronte en un cercueil.  
 Si mon maître pouvoit être fait légataire ,  
 Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

L I S E T T E .

Un remède par moi lui vient d'être donné ,  
 Tel que l'apothicaire en avoit ordonné.  
 J'ai cru que ce seroit le dernier de sa vie ;  
 Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

C R I S P I N .

De ses bouillons de bouche , et des postérieurs ,  
 Tu prends soin ?

L I S E T T E .

De ma main il les trouve meilleurs ;

Aussi, sans me targuer d'une vaine science,  
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste, le beau talent ! Tu te fais bien payer,  
Je crois, de tous les soins qu'il te fait employer ?

LISETTE.

Il ne me donne rien ; mais j'ai, pour récompense,  
Le droit de lui parler avec toute licence.  
Je lui dis à son nez des mots assez piquans :  
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.  
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie ;  
Je ne puis exprimer où va sa vilénie.  
Il trouve tous les jours, dans son fécond cerveau,  
Quelque trait d'avarice admirable et nouveau.  
Il a, pour médecin, pris un apothicaire  
Pas plus haut que ma jambe, et de taille sommaire :  
Il croit qu'étant petit, il lui faut moins d'argent ;  
Et qu'attendu sa taille, il ne paiera pas tant.

CRISPIN.

S'il est court il fera de très-longues parties.

LISETTE.

Mais dans son testament ses graces départies  
Doivent me racquitter de son avare humeur :

Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament?

L I S E T T E.

Dans peu de temps, j'espère  
Y voir coucher mon nom en caractère.

CRISPIN.

C'est très-bien espérer : j'espère bien encor  
Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

L I S E T T E.

Tout beau, l'ami, tout beau ! L'on diroit à t'entendre,  
Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.  
Déjà ne sont-ils pas assez de concurrens,  
Sans s'aller mettre encor au rang des aspirans ?  
Il a tant d'héritiers, le bon seigneur Géronte,  
Il en a tant et tant, que par fois j'en ai honte ;  
Des oncles, des neveux, des nièces, des cousins,  
Des arrière-cousins remués des germains :  
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,  
Cent sept mâles vivans ; juge encor des femelles.

CRISPIN.

Qui ! Mais mon maître aspire à la plus grosse part ;

J'en pourrois bien aussi tirer ma quote-part ;  
Je suis un peu parent , et tiens à la famille.

L I S E T T E.

Toi ?

C R I S P I N.

Ma première femme étoit assez gentille ,  
Une Bretonne veuve , et coquette sur-tout ;  
Qu'Eraste que je sers trouvoit fort à son goût :  
Je crois , comme toujours il fut aimé des dames ,  
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes ;  
Et de monsieur G é r o n t e il s'en faudroit bien peu  
Que par-là je ne fusse un arrière-neveu.

L I S E T T E.

Oui-dà ; tu peux passer pour parent de campagne ,  
Ou pour neveu , suivant la mode de Bretagne.

C R I S P I N.

Mais , raillerie à part , nous avons grand besoin  
Qu'à faire un testament G é r o n t e prenne soin.  
Si mon maître , *primò* , n'est nommé légataire ,  
Le reste de ses jours il fera maigre chère ;  
*Secundò* , quoiqu'il soit diablement amoureux ,  
Madame Argante , avant de couronner ses feux ,  
Et de le marier à sa fille Isabelle ,  
Veut qu'un bon testament , bien sûr et bien fidèle !

Fasse ledit neveu légataire de tout ,  
 Mais ce qui doit le plus être de notre goût ,  
 C'est qu' Eraste nous fait trois cens livres de rente ,  
 Si nous réussissons au gré de son attente :  
 Ce don de notre hymen formera les liens.  
 Ainsi tant de raisons sont autant de moyens  
 Que j'emploie à prouver qu'il est très-nécessaire  
 Que le susdit neveu soit nommé légataire ;  
 Et je conclus enfin qu'il faut conjointement  
 Agir pour arriver au susdit testament.

L I S E T T E .

Comment diable ! Crispin, tu plaides comme un ange !

C R I S P I N .

Je le crois. Mon talent te paroît-il étrange ?  
 J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur ,  
 Et l'on m'a vu trois fois clerc chez un procureur ,  
 Sa femme étoit jolie ; et , dans quelques affaires ,  
 Nous jugions à huis clos de petits commissaires .

L I S E T T E .

La boutique étoit bonne. Hé ! pourquoi la quitter ;

C R I S P I N .

L'époux un peu jaloux m'en a fait désertier.  
 Un procureur n'est pas un homme fort traitable.

Sur sa femme il m'a fait des chicanes de diable ,  
J'ai bataillé , ma foi , deux ans sans en sortir ;  
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.

---

## SCÈNE II.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

MAIS mon maître paroît.

ERASTE.

Ah ! te voilà , Lisette !

Guéris-moi , si tu peux , du soin qui m'inquiette.  
Hé bien ! mon oncle est-il en état d'être vu ?

LISETTE.

Ah ! monsieur , depuis hier il est encor déchu ;  
J'ai cru que cette nuit seroit sa nuit dernière ,  
Et que je ferois pour jamais sa paupière.  
Les lettres de répit qu'il prend contre la mort ,  
Ne lui serviront guère , ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah ciel ! que dis-tu là ?

LISETTE.

C'es la vérité pure.

## ERASTE.

Quel que soit mon espoir , je sens que la nature  
Excite dans mon cœur de tristes sentimens.

## CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvemens ,  
Quand ma femme passa les rives du Cocyte ,  
Pour aller en bateau rendre aux défunts visite.  
J'en avois dans le cœur un plaisir plein d'appas ,  
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas ;  
Cependant la nature , excitant la tristesse ,  
Faisoit quelque conflit avecque l'allégresse ,  
Qui , par certains ressorts et mélanges confus ,  
Combattoient tour-à-tour et prenoient le dessus ?  
Ensorte que l'espoir... la douleur légitime...  
L'amour.. On sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.  
Mais ce que je puis dire , en vous accusant vrai ,  
C'est que , tout-à-la-fois , j'étois et triste et gai.

## ERASTE.

Je ressens pour mon oncle une amitié sincère ;  
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire ;  
Quoi qu'il dise ou qu'il fasse , ayant le droit ou non ,  
Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

## LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires ,

Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux notaires.

C R I S P I N.

Deux notaires, hélas ! cela me fend le cœur.

L I S E T T E.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

E R A S T E.

Hé ! dis-moi, mon enfant, en pleine confiance,  
Puis-je, sans me flatter, former quelque espérance ?

L I S E T T E.

Elle est très-bien fondée ; et, depuis quelques jours,  
Avec madame Argante il tient certains discours  
Où l'en parle tout bas de legs, de mariage :  
Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.  
Votre maîtresse est mise aussi de l'entretien.  
Pour moi, je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,  
Et vous faire épouser Isabelle.

E R A S T E.

Ah ! Lisette,  
Que tu flattes mes sens ! que ma joie est parfaite !  
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui ;  
Un dieu beaucoup plus fort et plus puissant que lui,  
L'amour parle en mon cœur : la charmante Isabelle

Est de tous mes desirs une cause plus belle ,  
Et pour le testament me fait faire des vœux...

## L I S E T T E .

L'amour et l'intérêt seront contens tous deux.  
Seroit-il juste aussi qu'un si bel héritage  
De cent cohéritiers devînt le sot partage ?  
Verrois-je d'un œil sec déchirer par lambeaux  
Par tant de campagnards, de pieds-plats, de nigauds,  
Une succession qui doit par paranthèse,  
Vous rendre un jour heureux, et nous mettre à notre  
aise ?

Car vous savez, monsieur...

## E R A S T E .

Va, tranquillise-toi ;  
Ce que j'ai dit, est dit ; repose-toi sur moi.

## L I S E T T E .

Si votre oncle vous fait le bien qu'il se propose ,  
Sans trop vanter mes soins , j'en suis un peu la cause ;  
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux  
Plus doux , plus complaisans , ni plus respectueux ,  
Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre ,  
Mais par un naturel et délicat et tendre.

## C R I S P I N .

Que cette fille-là connoît bien votre cœur !

Vous ne sauriez , ma foi , trop payer son ardeur.  
 Je dois , dans peu de temps , contracter avec elle ;  
 Regardez-la , monsieur ; elle est jeune , elle est belle ;  
 N'allez pas en user comme de l'autre , non !

## L I S E T T E .

Monsieur G é r o n t e vient , il faut changer de ton.  
 Je n'ai point eu le temps d'aller chez les notaires.  
 Toi , qui m'as trop long-temps parlé de tes affaires ,  
 Va vite , cours , dis-leur qu'ils soient prêts au besoin.  
 L'un s'appelle Gaspard , et demeure à ce coin ;  
 Et l'autre un peu plus bas , et se nomme Scrupule.

## C R I S P I N .

Voilà pour un notaire un nom bien ridicule.

## S C E N E I I I .

GERONTE, ERASTE, LISETTE,  
 UN LAQUAIS.

GERONTE.

AH ! bon jour , mon neveu !

ERASTE.

Je suis , en vérité ,

Charmé de vous revoir en meilleure santé.  
De grace , asseyez-vous.

( *Le laquais apporte une chaise.* )

ERASTE.

Ote donc cette chaise ;  
Mon oncle , en ce fauteuil , sera plus à son aise.

( *Le laquais ôte la chaise , apporte un fauteuil  
et sort.* )

GERONTE.

J'ai , cette nuit , été secoué comme il faut ,  
Et je viens d'essuyer un dangereux assaut :  
Un pareil , à coup sûr , emporteroit la place.

SCENE IV.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

ERASTE.

Vous voilà beaucoup mieux ; et le ciel , par sa grace ,  
Pour vos jours en péril nous permet d'espérer.  
Il faut présentement songer à réparer  
Les désordres qu'a pu causer la maladie ,  
Vous faire désormais un régime de vie ,

Prendre de bons bouillons, de sûrs confortatifs,  
 Nettoyer l'estomac par de bons purgatifs,  
 Enfin ne vous laissez manquer de nulles choses.

## GERONTE.

Oui, j'aimerois assez ce que tu me proposes.  
 Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner,  
 Que, puisqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.  
 Ces porteurs de seringues ont pris des airs si rogues!...  
 Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achette leurs drogues.  
 Qui pourroit s'en passer, et mourir tout d'un coup,  
 De son vivant, sans doute, épargneroit beaucoup.

## ERASTE.

Oui, vous avez raison; c'est une tyrannie:  
 Mais je ferai les frais de votre maladie.  
 La santé dans le monde étant le premier bien,  
 Un homme de bon sens n'y doit ménager rien.  
 De vos maux négligés vous guérirez sans doute.  
 Tâchons à réparer les forces quoi qu'il coûte.

## GERONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion,  
 La maison ne vaut pas la réparation.  
 Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires.  
 As-tu dit qu'on allât me chercher deux notaires?

LE LEGATAIRE ;

L I S E T T E.

Oui, monsieur, et dans peu vous les verrez ici.

G E R O N T E.

Et dans peu vous saurez mes sentimens aussi ;  
Je veux en bon parent vous les faire connoître.

E R A S T E.

Je me doute à-peu-près ce que ce peut être.

G E R O N T E.

J'ai des collatéraux....

L I S E T T E.

Oui vraiment, et beaucoup.

G E R O N T E.

Qui, d'un regard avide et d'une dent de loup,  
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance  
Une succession qui fait leur espérance.

E R A S T E.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît,  
Avec de tels parens.

G E R O N T E.

Je sais ce qu'il en est.

## ERASTE.

Votre santé me touche , et me plaît davantage  
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage.

## GERONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrois me venger  
D'un vain tas d'héritiers et les faire enrager.  
Choisir une personne honnête et qui me plaise ,  
Pour lui laisser mon bien et la mettre à son aise.

## ERASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre desir.

## LISETTE.

Non , je ne comprends pas de plus charmant plaisir,  
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,  
Le maintien interdit , et la mine allongée ,  
Lire un long testament où , pâles , étonnés ,  
On leur laisse un bon soir avec un pied de nez :  
Pour voir au naturel leur tristesse profonde ,  
Je reviendrois , je crois , exprès de l'autre monde.

## GERONTE.

Quoique déjà je sois atteint et convaincu ,  
Par les maux que je sens , d'avoir long-temps vécu  
Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique ,

Que j'endure les maux d'une âcre sciatique,  
 Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,  
 Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu;  
 Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,  
 Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

L I S E T T E.

Il est de certains jours de barbe, où, sur ma foi,  
 Vous ne paroissez pas plus malade que moi.

G E R O N T E.

Est-il vrai ?

L I S E T T E.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

G E R O N T E.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.  
 Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien,  
 Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.  
 Tu connois et tu vois par fois madame Argante ?

E R A S T E.

Oui : dans ses procédés elle est toute charmante.

G E R O N T E.

Et sa fille Isabelle, euh ! la connois-tu.

ERASTE.

Fort.

C'est une fille sage , et qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le ciel a versé dans son ame  
Les qualités qu'on doit chercher en une femme ?

ERASTE.

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucuns vœux ,  
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GERONTE.

Je m'en vais l'épouser ,

ERASTE.

Vous , mon oncle ?

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai , je vous l'avoue , une allégresse extrême.

LISETTE.

Miséricorde ! Hélas ! Ah ! ciel , assistez-nous.  
De quelle malheureuse allez-vous être époux ?

LE LÉGATAIRE,  
GERONTE.

D'Isabelle, en ce jour ; et, par ce mariage,  
Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, et j'en suis très-content ;  
Je voudrois, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi ! vous, vieux et cassé, fiévreux, épileptique ;  
Paralytique, étique, asthmatique, hydropique,  
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,  
Et ne faire qu'un saut de la noce au tombeau !

GERONTE.

Je sais ce qu'il me faut : apprenez, je vous prie,  
Que même ma santé veut que je me marie.  
Je prends une compagne, et de qui tous les jours  
Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands secours.  
Que me sert-il d'avoir une avide cohorte  
D'héritiers, qui toujours veille et dort à ma porte ;  
De gens qui, furetant les clefs du coffre-fort,  
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort ?  
Une femme, au contraire, à son devoir fidelle,  
Par des soins conjugaux me marquera son zèle ;  
Et de son chaste amour recueillant tout le fruit,  
Je me verrai moutir en repos et sans bruit.

ERASTE.

## ERASTE.

Mon oncle parle juste , et ne sauroit mieux faire  
Que de se ménager un secours nécessaire :  
Une femme économe et pleine de raison ,  
Prendra seule le soin de toute la maison.

GERONTE, *l'embrassant.*

Ah ! le joli garçon ! aurois-je dû m'attendre  
Qu'il eût pris cette affaire ainsi qu'on lui voit prendre ?

## ERASTE.

Votre bien seul m'est cher

## GERONTE.

Va , tu n'y perdras rien ;  
Quoi qu'il puisse arriver , je te ferai du bien ;  
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.

---

---

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE,  
L I S E T T E.

G E R O N T E.

**M**AIS quelqu'un vient ici.

U N L A Q U A I S.

Monsieur, madame Argante  
Et sa fille sont là.

E R A S T E.

Je vais les amener.

( *Il sort.* )

---

## SCENE VI.

GERONTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GERONTE, à *Lisette*.

MON chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.

Les voilà.

GERONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,  
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez; dans un moment  
Elle le sentiront de reste assurément.

## SCENE VII.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, GERONTE,  
ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

Mad. ARGANTE.

Nous avons, ce matin, appris de vos nouvelles,  
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles.

Vous avez, ce dit-on, très-mal passé la nuit.

GERONTE.

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit ;  
Ils me voudroient déjà voir dans la sépulture :  
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ERASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,  
D'un galant de trente ans.

LISETTE, *à part.*

Oui, qui mourra bientôt.

GERONTE.

Je serois bien malade, et plus qu'à l'agonie,  
Si des yeux aussi beaux ne me rendoient la vie.

Mad. ARGANTE.

Ma fille, en ce moment, vous voyez devant vous  
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GERONTE.

Oui, madame, c'est vous ( pour le moins je m'en  
flatte )

Qui guérirez mes maux mieux qu'un autre Hippocrate.  
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur,

Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur :  
 Mon hymen avec vous est un sûr émétique ;  
 Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

I S A B E L L E.

Je ne sais pas , monsieur , pourquoi vous me prenez ;  
 Mais ce choix m'interdit , et vous me surprenez.

Mad. A R G A N T E.

Monsieur , vous épousant , vous fait un avantage  
 Qui doit faire oublier et ses maux et son âge ;  
 Et vous naurez pas lieu de vous en repentir.

I S A B E L L E.

Madame , le devoir m'y fera consentir ;  
 Mais peut-être , monsieur , par cette loi sévère ,  
 Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espère.  
 Je sais ce que je suis , et le peu que je vaux ,  
 Pour être , comme il dit , un remède à ses maux ;  
 Il se trompe bien fort , s'il prétend sur ma mine ,  
 Devoir trouver en moi toute la médecine :  
 Je connois bien mes yeux ; ils ne feront jamais  
 Une si belle cure et de si grands effets.

E R A S T E.

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de justice.

## GERONTE.

Au feu que je ressens, si l'amour est propice,  
 Avant qu'il soit neuf mois, sans trop me signaler,  
 Tous mes collatéraux auront à qui parler:  
 Dans le monde on saura, dans peu, de mes nouvelles.

L I S E T T E, *à part.*

Ah! par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.

(*Haut.*)

Si le diable vous tente et vous veut marier,  
 Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier.  
 Je m'en rapporte à vous. Madame est vive et belle;  
 Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,  
 Bien fait, et de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans;  
 Vous, vous êtes majeur, et depuis très-long-tems.  
 A votre âge, doit-on parler de mariages?  
 Employez le notaire à de meilleurs usages:  
 C'est un bon testament, un testament, morbleu,  
 Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu  
 De tendresse, d'amour, de desir, de ménage,  
 De femme, de contrats, d'enfans, de mariage.  
 J'ai parlé, je me tais.

## G E R O N T E.

Vraiment, c'est fort bien fait:  
 Qui vous a donc si bien affilé le caquet?

## L I S E T T E.

La raison.

GERONTE, *à Mad. Argante et à Isabelle.*

De ses airs ne soyez point blessées ;  
Elle me dit par fois librement ses pensées ;  
Je le souffre en faveur de quelques bons talens.

## L I S E T T E.

Je ne sais ce que c'est que de flatter les gens.

## E R A S T E.

Vous avez très-grand tort de parler de la sorte ;  
Je voudrois me porter comme monsieur se porte.  
Il veut se marier ; et n'a-t-il pas raison  
D'avoir un héritier , s'il peut , de sa façon ?  
Quoi ! refusera-t il une aimable personne  
Que son heureux destin lui réserve et lui donne ?  
Ah ! le ciel m'est témoin si je voudrois jamais  
De sort plus glorieux pour combler mes souhaits !

## I S A B E L L E.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire ?

## E R A S T E.

Je crois , qu'en vérité , vous ne sauriez mieux faire.

## I S A B E L L E.

Vos conseils amoureux et vos rares avis ,

## LE LEGATAIRE,

Puisque vous le voulez , monsieur , seront suivis.

Mad. ARGANTE.

Ma fille sait toujours obéir quand j'ordonne.

ERASTE.

Oui , je vous soutiens , moi , qu'une jeune personne ,  
Malgré sa répugnance et l'orgueil de ses sens ,  
Doit suivre aveuglément le choix de ses parens ;  
Et mon oncle , après tout , n'a pas un si grand âge ,  
A devoir renoncer encore au mariage ;  
Et soixante et huit ans , est-ce un si grand déclin ,  
Pour . . .

GERONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISSETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies ,  
Qui ne sont , par bonheur , que deux paralysies ;  
Et tous les médecins qui connoissent ses maux ,  
Ont juré Galien , qu'à son retour des eaux ,  
Il n'auroit sûrement ni goutte sciatique ,  
Ni gravelle , ni point , ni toux , ni néphrétique.

GERONTE.

Ils m'ont même assuré que , dans fort peu de temps ,  
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

## L I S E T T E.

Je ne suis médecin non plus qu'apothicaire,  
Et je jugerois, moi, cependant du contraire.

G E R O N T E, *bas à Lisette.*

Lisette, le remède agit à certain point. . .

## L I S E T T E.

En dussiez-vous crever, ne le témoignez point.

## E R A S T E.

Mon oncle, qu'avez-vous? vous changez de visage?

## G E R O N T E.

Mon neveu, je n'y puis résister davantage.  
Ah! ah! . . Madame, il faut que je vous dise adieu;  
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

Mad. A R G A N T E.

De peur d'incommoder, nous vous cédonz la place.

## G E R O N T E.

Eraste, conduis-les. Excusez-moi de grace,  
Si je ne puis rester plus long-temps avec vous.

(*Il s'en va avec son laquais.*)

---

---

SCENE VIII.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE,  
LISETTE.

LISETTE, *à Isabelle.*

MADAME, vous voyez le pouvoir de vos coups :  
Un seul de vos regards, d'un mouvement facile,  
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,  
Opère plus en lui dès la première fois,  
Que les médicamens qu'il prend depuis six mois.  
O pouvoir de l'amour !

Mad. ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ERASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

---

## SCENE IX.

L I S E T T E, *seule.*

M O I, je vais là dedans vaquer à mon emploi ;  
Le bon-homme m'attend et ne fait rien sans moi.  
Pour le premier début d'une noce conclue ,  
Voilà, je vous l'avoue , une belle entrevue !

FIN DU PREMIER ACTE.

---



---

 ACTE II.
 

---



---

## SCENE PREMIERE.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE

Mad. ARGANTE.

C'EST trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ERASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,  
Que vous ne me flattiez d'un rayon d'espérance.

Mad. ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préférence.

ERASTE.

Quoi! vous aurez, madame, assez de cruauté,  
Pour conclure à mes yeux cet hymen projeté,  
Après m'avoir promis la charmante Isabelle?  
Pourrois-je, sans mourir, me voir séparer d'elle?

Mad. ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment

Que

Que votre oncle, en faveur de cet engagement,  
 Vous feroit de ses biens donation entière:  
 En épousant ma fille, il offre de le faire,  
 Ai-je tort?

ERASTE, *à Isabelle.*

Vous, madame, y consentirez-vous?

ISABELLE.

Assurément, monsieur, il sera mon époux.  
 Et ne venez-vous pas de me dire vous-même  
 Qu'une fille, malgré la répugnance extrême  
 Qu'elle trouvoit à prendre un parti présenté,  
 Devoit de ses parens suivre la volonté?

ERASTE.

Et ne voyez-vous pas que, par cet artifice,  
 Pour rompre ses projets, je flattois son caprice?  
 Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,  
 Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.

(*à Mad. Argante.*)

Mon oncle est ainsi fait. L'intérêt peut-il faire  
 Que vous sacrifiez une fille si chère?

Mad. ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait, ..

E R A S T E .

Donnez-moi votre foi

De rompre cet hymen , et je vous promets , moi ,  
 De tourner aujourd'hui son esprit de manière  
 Que les choses iront ainsi que je l'espère ,  
 Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

Mad. A R G A N T E .

S'il le fait , ma fille est à vous absolument.  
 Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge ,  
 Que sa frêle santé répugne au mariage ;  
 Que je serois bientôt cause de son trépas ;  
 Que l'affaire est rompue , et qu'il n'y pense pas.

I S A B E L L E .

Je me fais d'obéir une joie infinie.

E R A S T E .

Que mon sort est heureux ! qu'il est digne d'envie !  
 Mais Lisette s'avance , et j'entends quelque bruit.

## SCENE II.

LISETTE, Mad. ARGANTE, ISABELLE,  
ERASTE.

ERASTE, à *Lisette*.

COMMENT mon oncle est-il?

LISETTE.

Le voilà qui me suit.

Mad. ARGANTE, à *Eraste*.

Je vous laisse avec lui ; pour moi, je me retire.

Mais, avant de partir, je vais là-bas écrire.

Vous, de votre côté, secondez mon ardeur.

ERASTE.

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

## SCENE III.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

**H**é bien ! vous souffrirez que votre oncle , à son âge ;  
Fasse , devant vos yeux , un si sot mariage ;  
Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir !

ERASTE.

Hélas ! ma pauvre enfant , j'en suis au désespoir.  
Mais l'affaire n'est pas encore consommée ,  
Et son feu pourroit bien s'en aller en fumée.  
La mère , en ma faveur , change de volonté ,  
Et va , d'un mot d'écrit entre nous concerté ,  
Remercier mon oncle , et lui faire comprendre  
Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son gendre !

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.  
Et que deviendroit donc enfin le testament  
Sur lequel nous fondons toutes nos espérances ,  
Et qui doit cimenter un jour nos alliances ,  
Et faire le bonheur d'Eraste et de Crispin ?  
Il faut , par notre esprit , faire notre destin ,

Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire.  
J'en ai fait dire un mot à son apothicaire ;  
C'est un petit mutin , qui doit venir tantôt ,  
Et qui lui lavera la tête comme il faut.  
Je ne veux pas rester dans une nonchalance  
Qu'il faut laisser aux sots. Mais G é r o n t e s'avance.

---

---

## S C E N E I V.

GERONTE, LE LAQUAIS, ERASTE, LISETTE.

G E R O N T E.

**M**A colique m'a pris assez mal-à-propos ;  
Je n'ai senti jamais à-la-fois tant de maux.  
N'ont-elles point été justement irritées  
De ce que je les ai si brusquement quittées ?

E R A S T E.

On sait que d'un malade on doit excuser tout.

L I S E T T E.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au bout.  
Je dirai cependant qu'en entrant en matière ,  
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ERASTE.

Mon oncle fera mieux une seconde fois :  
Suffit qu'en épousant il ait fait un bon choix.

GERONTE.

Il est vrai. Cependant j'ai quelque répugnance  
De songer, à mon âge, à faire une alliance :  
Mais, puisque j'ai promis...

LISETTE.

Ne vous contraignez point ;  
On n'est pas aujourd'hui scrupuleux sur ce point ,  
Monsieur acquittera la parole donnée.

GERONTE.

Le sort en est jetté, suivons ma destinée.  
Je voudrais inventer quelque petit cadeau  
Qui coûtât peu d'argent, et qui parût nouveau.

ERASTE.

Reposez-vous sur moi des soins de cette fête ,  
Des habits , du repas qu'il faut que l'on apprête :  
J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un médecin.

GERONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

## L I S E T T E

Il faut que l'abondance, avec soin répandue,  
 Puisse nous racquitter de votre triste vue :  
 Il faut entendre aussi ronfler les violons ;  
 Et je veux avec vous danser les cotillons.

## G E R O N T E.

Je valois, dans mon temps, mon prix tout comme un  
 autre.

L I S E T T E, *d part.*

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

## S C E N E V.

UN LAQUAIS *de madame Argante*, GERONTE,  
 ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte*

LE LAQUAIS *de Mad. Argante.*

MA maîtresse, qui sort dans ce moment d'ici,  
 M'a dit de vous donner le billet que voici.

G E R O N T E, *prenant le billet.*

Pour ma santé, sans doute, elles sont inquiètes.  
 Lisons. Va me chercher, Lisette, mes lunettes.

## L I S E T T E.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer ?  
 Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

( Elle lit. )

« Depuis notre entrevue, monsieur, j'ai fait re-  
 » flexion sur le mariage proposé, et je trouve qu'il  
 » ne convient ni à l'un ni à l'autre ; ainsi vous trou-  
 » verez bon, s'il vous plaît, qu'en vous rendant votre  
 » parole, je retire la mienne, et que je sois votre  
 » très-humble et très-obéissante servante,

» A R G A N T E.

Et plus bas,

» I S A B E L L E ».

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous punisse,  
 Vous retirer chez vous, et quitter le service ;  
 Voilà votre congé bien signé.

## G E R O N T E.

Mon neveu,

Que dis-tu de cela ?

## E R A S T E.

Je m'en étonne peu,  
 Mais, sans vous arrêter à cet écrit frivole,  
 Il faut les obliger à tenir leur parole.

## GERONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis,  
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.  
Je ne sais pas comment, ennemi de moi-même,  
Je me précipitois dans ce péril extrême :  
Un sort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,  
Et point du tout l'amour.

## L I S E T T E.

Sans jurer, je le croi.

Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire  
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire ?  
Ira-t-il se loger avec des fluxions,  
Des catarrhes, des toux, et des obstructions ?

GERONTE, *au laquais de Mad. Argante.*

Attends un peu là-bas, et que rien ne te presse ;  
Je vais faire, à l'instant, réponse à ta maîtresse.

( *Le laquais de Mad. Argante sort.* )

## SCENE VI.

GERONTE, ERASTE, LISETTE,  
LE LAQUAIS *de Géronte.*

GERONTE.

VOYEZ comme je prends promptement mon parti ?  
De l'y men tout-d'un-coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter , monsieur , votre nom par la ville.  
Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ERASTE.

C'étoit témérité , dans l'âge où vous voilà ,  
Mal-sain , fiévreux , goutteux , et pis que tout cela ,  
De prendre femme , et faire , en un jour si célèbre ,  
Du flambeau de l'hymen une torche funèbre.

GERONTE.

Mais tu louois tantôt mon dessein et mes feux.

ERASTE.

Tantôt vous faisiez bien , et maintenant bien mieux ,

## GERONTE.

Puisque je suis tranquille , et qu'un conseil plus sage  
 Me guérit des vapeurs d'amour , de mariage ,  
 Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du ciel ;  
 Et faire en ta faveur un legs universel ,  
 Par un bon testament.

## ERASTE.

Ah ! monsieur , je vous prie ,  
 Epargnez cette idée à mon ame attendrie.  
 Je ne puis , sans soupirs , vous ouïr prononcer  
 Le mot de testament ; il semble m'annoncer ,  
 Avant qu'il soit long-temps , le sort qui doit le suivre,  
 Et le malheur auquel je ne pourrois survivre :  
 Je frémis , quand je pense à ce moment cruel.

## GERONTE.

Tant mieux ; c'est un effet de ton bon naturel.  
 Je veux donc te nommer mon légataire unique.  
 J'ai deux parens encor pour qui le sang s'explique :  
 L'un est fils de ma sœur , et tu sais bien son nom ,  
 Gentilhomme normand , assez gueux , ce dit-on ;  
 Et l'autre est une veuve avec peu de richesse ,  
 La fille de mon frère , et par ainsi ma nièce ,  
 Qui jadis dans le Maine épousa , quoique vieux ,  
 Certain baron qui n'eut pour bien que ses aïeux.

Je veux donc , en faveur de l'amitié sincère  
 Qu'autrefois je portois à leur père , à leur mère ,  
 Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

## L I S E T T E.

Vingt mille écus ! Le legs seroit exorbitant.  
 Un neveu Bas-Normand , une nièce du Maine ,  
 Pour acheter chez eux des procès par douzaine ,  
 Jouiront , pour plaider , d'un bien comme cela !  
 Fi ! c'est trop de trois quarts pour ces deux cancre-là.

## G E R O N T E.

Je ne les vis jamais ; ce que je puis vous dire ,  
 C'est qu'ils se sont tous deux avisés de m'écrire  
 Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de temps ,  
 Pour me voir , m'embrasser , et retourner contents.  
 Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laisse  
 De quoi vivre à leur aise , et soutenir noblesse.

## E R A S T E.

N'êtes-vous pas , monsieur , maître de votre bien ?  
 Tout ce que vous ferez , je le trouverai bien.

## L I S E T T E.

Et moi , je trouve mal cette dernière clause ,  
 Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.  
 Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

COMEDIE.

79

GERONTE.

Je vais l'expédier, et reviens à l'instant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralysie  
S'est de votre bras droit depuis un moi saisie ;  
Et que vous ne sauriez écrire ni signer ?

GERONTE.

Il est vrai : mon neveu viendra m'accompagner ;  
Et je vais lui dicter une lettre d'un style  
Qui de madame Argante échauffera la bile ;  
J'en suis bien assuré. Viens, Eraste ; suis-moi.

ERASTE.

Vous obéir, monsieur, est ma suprême loi.

---

---

SCENE VII.

LISETTE.

Nos affaires vont prendre une face nouvelle,  
Et la fortune enfin nous rit et nous appelle.

---

## SCENE VIII.

CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

AH ! te voilà, Crispin ! et d'où diantre viens-tu ?

CRISPIN.

Ma foi, pour te servir, j'ai diablement couru ;  
 Ces notaires sont gens d'approche difficile.  
 L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville.  
 Je les ai déterrés où l'on m'avoit instruit,  
 Dans un jardin, à table, en un petit réduit,  
 Avec dames qui m'ont paru de bonne mine.  
 Je crois qu'ils passoient là quelque acte à la sourdine.  
 Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.

Sais-tu pourquoi Géronte ici les mandoit ?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage.

## CRISPIN.

Oh ! diable !

A son âge , il voudroit nous faire un tour semblable !

## L I S E T T E .

Pour Isabelle , un trait décoché par l'amour  
 Avoit , ma foi , percé son pauvre cœur à jour ;  
 Et , frustrant de neveux l'espérance uniforme ,  
 Lui-même il vouloit faire un héritier en forme :  
 Mais le ciel , par bonheur , en ordonne autrement .  
 Il pense maintenant à faire un testament ,  
 Où ton maitre sera nommé son légataire .

## C R I S P I N .

Pour lui , comme pour nous , il ne pouvoit mieux faire .  
 La nouvelle est trop bonne ; il faut qu'en sa faveur  
 Je t'embrasse et rembrasse , et , ma foi , de bon cœur ;  
 Et qu'un épanchement de joie et de tendresse ,  
 En te congratulant... L'amour qui m'intéresse....  
 La nouvelle est charmante , et vaut seule un trésor .  
 Il faut , ma chère enfant , que je t'embrasse encor .

## L I S E T T E .

Dans tes emportemens sois sage et plus modeste.

## C R I S P I N .

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

L I S E T T E.

Mais, comme en ce bas monde il n'est nuls biens  
parfaits,  
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,  
Il met au testament une fâcheuse clause.

C R I S P I N.

Et dis-moi, mon enfant, qu'elle est-elle ?

L I S E T T E.

Il dispose  
De son argent comptant quarante mille écus,  
Pour deux parens lointains et qu'il n'a jamais vus.

C R I S P I N.

Quarante mille écus d'argent sec et liquide ?  
De la succession voilà le plus solide.  
C'est de l'argent comptant que je fais plus de cas.  
Vous en aurez menti, cela ne sera pas ;  
C'est moi qui vous le dis, mon cher monsieur  
Géronte ;  
Vous avez fait sans moi trop vite votre compte.  
Et qui sont ces parens ?

L I S E T T E.

L'un est Bas-Normand,  
Gentilhomme natif d'entre Falaise et Caen :

L'autre est une baronne et veuve sans douaire,  
Qui, dans le Maine, fait sa demeure ordinaire,  
Plaideuse, s'il en fût, comme on m'a dit souvent,  
Qui, de trente procès, en perd vingt-cinq par an.

## CRISPIN.

C'est tirer du métier toute la quintessence,  
Puisque pour les procès elle a si bonne chance,  
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

## LISETTE.

L'un et l'autre bientôt arriveront ici.  
Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,  
Comme d'un arsenal, quelque ruse nouvelle,  
Qui déporte Géronte à leur faire ce legs.

## CRISPIN.

A-t-il vu quelquefois ces deux parens ?

## LISETTE.

Jamais.

Il a su seulement par une lettre écrite,  
Qu'ils viendront à Paris pour lui rendre visite.

## CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est-il point trop connu ?

L I S E T T E.

Géronte, tu le sais, ne t'a presque point vu :  
Et, pour te dire vrai, je suis persuadée  
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

C R I S P I N.

Bon. Mon maître sait-il ce dangereux projet,  
L'intention de l'oncle et le tort qu'on lui fait ?

L I S E T T E.

Il ne le sait que trop : dans son cœur il enrage,  
Et voudroit que quelqu'un détournât cet orage.

C R I S P I N.

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien ;  
De la succession les parens n'auront rien :  
Et je veux que Géronte à tel point les hâisse,  
Qu'ils soient déhérités, de plus, qu'il les maudisse ;  
Eux et leurs descendans à perpétuité,  
Et tous les rejettons de leur postérité,

L I S E T T E.

Quoi ! tu pourrois, Crispin. . .

C R I S P I N.

Va, demeure tranquille ;

Le prix qui m'est promis me rendra tout facile :  
Car je dois t'épouser, si...

L I S E T T E.

D'accord.... mais enfin....

C R I S P I N.

Comment donc ?

L I S E T T E.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

C R I S P I N.

Ne nous reprochons rien.

L I S E T T E.

On sait de tes fredaines.

C R I S P I N.

Nous sommes but à but, ne sais-je point des tiennes ?

L I S E T T E.

Tu dois de tous côtés, et tu devra long-temps.

C R I S P I N.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.  
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiètes,

Le testament de l'oncle acquittera mes dettes ;  
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.  
Mais on vient.

L I S E T T E .

C'est G é r o n t e . A d i e u . F u i s , s a u v e - t o i !  
Va m'attendre là-bas : dans peu j'irai t'instruire  
De ce que pour ton rôle il faudra faire et dire.

C R I S P I N .

V a , v a , j e s a i s d é j à t o u t m o n r ô l e p a r c œ u r ;  
Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

S C E N E I X .

G E R O N T E , E R A S T E , L I S E T T E .

G E R O N T E , *tenant une lettre.*

J e p a r l e e n c e t é c r i t c o m m e i l f a u t à l a m è r e :  
Je voudrais que quelqu'un me contât la manière  
Dont elle recevra mon petit compliment ;  
Je crois qu'elle sera surprise assurément.

E R A S T E .

S i v o u s v o u l e z , m o n s i e u r , m e c h a r g e r d e l a l e t t r e ;

Moi-même entre ses mains , je promets de la mettre ,  
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit ,  
Et ce qu'elle aura fait en lisant votre écrit.

GERONTE.

Cela sera-t-il bien que toi-même on te voie ? . . .

ERASTE.

Vous ne sauriez , monsieur , me donner plus de joie.

GERONTE.

Dis-leur , de bouche encor , qu'elles ne pensent pas  
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas . . .

ERASTE.

De vos intentions je sais tout le mystère.

GERONTE.

Que je vais à l'instant te nommer légataire.  
Te donner tout mon bien.

ERASTE.

Je connois leur esprit ,  
Elles en crevront toutes deux de dépit.  
Demeurez en repos , je sais ce qu'il faut dire ;  
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

## SCENE X.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

OUI, depuis que j'ai pris ce généreux dessein,  
Je me sens de moitié plus léger et plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, monsieur, ce que vous deviez faire.  
Mais j'apperçois quelqu'un.

## SCENE XI.

M. CLISTOREL, GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

C'EST votre apothicaire,  
Monsieur Clistorel.

GERONTE, *d* Clistorel.

Ah! Dieu vous garde en ces lieux.  
Je suis, quand je vous vois, plus vif et plus joyeux.

COMEDIE.

59

CLISTOREL, *fâché.*

Bon jour, monsieur, bon jour.

GERONTE.

Si je m'y puis connoître,  
Vous paraissez fâché. Quoi?

CLISTOREL.

J'ai raison de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise?

GERONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos sottises.

GERONTE.

Comment?

CLISTOREL.

Je viens, vraiment, d'apprendre une belle nouvelle,  
Qui me réjouit fort.

GERONTE.

Eh! monsieur, quelle est-elle?

LE LEGATAIRE,

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte, à l'âge où vous voilà,  
De faire extravagance égale à celle-là;

GERONTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,  
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.  
On m'a dit par la ville, et c'est un fait certain,  
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE.

Quoi ! ce n'est que cela ?

CLISTOREL.

Comment donc ! Dans la vie,  
Peut-on faire jamais de plus haute folie ?

GERONTE.

Et quand cela seroit, pourquoi vous récrier,  
Vous, que depuis un mois on vit remarier ?

CLISTOREL.

Vraiment, c'est bien de même ! Avez-vous le courage  
Et la mâle vigueur requise en mariage ?

Je

Je vous trouve plaisant ! et vous avez raison  
 De faire avecque moi quelque comparaison !  
 J'ai fait quatorze enfans à ma première femme ,  
 Madame Clistorel ( Dieu veuille avoir son ame ) ;  
 Et , si dans mes travaux la mort ne me surprend ,  
 J'espère à la seconde en faire encore autant.

L I S E T T E .

Ce sera très-bien fait.

C L I S T O R E L .

      Votre corps cacochyme  
 N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime.  
 J'ai lu dans Hyppocrate, il n'importe en quel lieu,  
 Un aphorisme sûr, il n'est point de milieu :  
 « Tout vieillard qui prend fille alerte et trop fringante ,  
 » De son propre couteau sur ses jours il attente. »

*Virgo libidinosa senem jugulat.*

L I S E T T E .

Quoi ! monsieur Clistorel, vous savez du latin !  
 Vous pourriez, dans un jour, vous faire médecin.

C L I S T O R E L .

Moi ! le ciel m'en préserve, et ce sont tous des ânes,  
 Ou du moins les trois quarts : ils m'ont fait cent chi-  
 cans

## LE LEGATAIRE,

Au procès qu'ils nous ont sottement intenté ;  
 Moi seul j'ai fait bouquer toute la faculté.  
 Ils vouloient obliger tous les apothicaires  
 A faire et mettre en place eux-mêmes leurs clystères,  
 Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistans.

## L I S E T T E.

Ei donc ! Ces médecins sont de plaisantes gens !

## C L I S T O R E L.

Il m'auroit fait beau voir, avecque des lunettes,  
 Faire, en jeune apprenti, ces fonctions secrettes.  
 C'étoit, à soixante ans, nous mettre à l'ABC.  
 Voyez, pour tout un corps, quel affront c'eût été !

## G E R O N T E.

Vous avez fort bien fait, dans cette procédure,  
 D'avoir jusques au bout soutenu la gageure.

## C L I S T O R E L.

J'étois bien résolu, plutôt que de plier,  
 D'y manger ma boutique, et jusqu'à mon mortier.

## L I S E T T E.

Leur dessein, en effet, étoit bien ridicule.

## C L I S T O R E L.

Je suis, quand je m'y mets, plus têtue qu'une mule.

GERONTE.

C'est bien fait. Ces messieurs vouloient vous offenser ;  
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer ?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait ? Vous voulez prendre femme,  
Pour crever ; et moi seul j'en aurai tout le blâme.  
Prendre une femme, vous ! Allez, vous êtes fou.

GERONTE.

Monsieur....

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordît le cou.

GERONTE.

Mais, monsieur...

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines,  
Avec de bons syrops et drogues anodines,  
De bon catholicon....

GERONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

De bon séné,

De bon sel polychreste extrait et raffiné....

GERONTE.

Monsieur , un petit mot.

CLISTOTEL.

De bon tartre émétique ,

Quelque bon lavement fort et diurétique :

Voilà ce qu'il vous faut : mais une femme !...

GERONTE.

Mais !...

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais...

S'il lui falloit...

L I S E T T E .

Monsieur...

CLISTOREL.

Dans un péril extrême ,

Le moindre lénitif , ou le moindre apozème ,

Une goutte de miel , ou de décoction...

Je le verrois crever comme un vieux mousqueton.

O le beau jouvenceau pour entrer en ménage !

L I S E T T E .

Mais , monsieur Clitorel...

COMEDIE.

67

CLISTOREL.

Le plaisant mariage !

Le beau petit mignon !

L I S E T T E .

Monsieur , écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non , non , je ne veux plus de commerce avec vous.  
Serviteur , serviteur.

---

---

SCENE XII.

GERONTE , LISETTE.

L I S E T T E .

QUE le diable t'emporte !  
Non , je ne vis jamais animal de la sorte :  
A le bien mesurer , il n'est pas , que je crois ,  
Plus haut que sa seringue , et glapit comme trois.  
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GERONTE.

Il ne reviendra plus ; son départ me chagrine.

L I S E T T E .

Pour un , vous en aurez mille tout-à-la-fois.

Un de mes bons amis , dont il faut faire choix ,  
 Qui s'est fait depuis peu passer apothicaire ,  
 M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire.  
 Et qu'il auroit pour vous quelque syrop à part ,  
 Casse , séné , rhubarbe , et le tout de hasard ,  
 Qui fera plus d'effet et de meilleur ouvrage ,  
 Que ce qu'on vous vendoit quatre fois devant age.

GERONTE.

Fais-le-moi donc venir.

L I S E T T E.

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Allons nous reposer. Lisette , suis mes pas.  
 Ce monsieur Clistorcl m'a tout ému la bile.

L I S E T T E.

Souvenez-vous toujours, quand vous serez tranquille,  
 Dans votre testament de me faire du bien.

GERONTE.

( *bas , à part.* )

Je t'en ferai , pourvu qu'il ne m'en coûte rien.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

ERASTE ne vient point me rendre de réponse.  
Qu'est-ce que ce délai me prédit et m'annonce ?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant ?  
Suffit que vous devez être de vous content ;  
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque  
Que de rompre un hymen aussi tragi-comique.

GERONTE.

Je suis content de moi dans cette occasion,  
Et monsieur Clistorel a fort bonne raison,  
C'étoit, la pierre au cou, la tête la première,  
M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE.

Bon ! c'étoit cent fois pis encor que tout cela :  
Mais enfin tout va bien.

## SCENE II.

CRISPIN *en gentilhomme campagnard*, GERONTE,  
L I S E T T E.

CRISPIN, *dehors, heurtant.*

HOLA, quelqu'un, holà!  
Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante?  
J'ai beau heurter, crier, aucun ne se présente.  
Le diable puisse-t-il emporter la maison?

L I S E T T E.

Eh! qui diantre, chez nous, heurte de la façon?

( *Elle ouvre.* )

Que voulez-vous, monsieur? Quel démon vous agite?  
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite?

( *Bas.* )

Dieu me pardonne! c'est Crispin; c'est lui, ma foi!

CRISPIN, *bas à Lisette.*

Tu ne te trompes pas, ma chère enfant; c'est moi.

( *Haut.* )

Bon jour, bon jour, la fille. On m'a dit par la ville

Qu'un Gêronte en ce lieu tenoit son domicile ;  
 Pourroit-on lui parler ?

L I S E T T E.

Pourquoi non ? Le voilà.

C R I S P I N, *lui secouant le bras.*

Parbleu, j'en suis bien aise Ah ! monsieur, touchez là.  
 Je suis votre valet, ou le diable m'emporte.  
 Touchez-là derechef. Le plaisir me transporte  
 Au point que je ne puis assez vous le montrer.

G E R O N T E.

Cet homme assurément prétend me démembler.

C R I S P I N.

Vous paraissez surpris autant qu'on le peut être.  
 Je vois que vous avez peine à me reconnoître :  
 Mais traits vous sont nouveaux ; savez-vous bien pour  
 quoi ?

C'est que vous ne m'avez jamais vu.

G E R O N T E.

Je le croi.

C R I S P I N.

Mais feu monsieur mon père, Alexandre Choupille,  
 Gentilhomme normand, prit pour femme une fille

Qui fut , à ce qu'on dit , votre sœur autrefois ,  
 Et qui me mit au jour au bout de quatre mois ;  
 Mon père se fâcha de cette diligence :  
 Mais un ami sensé lui dit , en confidence ,  
 Qu'il est vrai que ma mère , en faisant ses enfans ,  
 N'observoit pas encore assez l'ordre des temps ;  
 Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inouïe ,  
 Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

## GERONTE.

A la chronologie !

## L I S E T T E.

Une femme , en effet ,  
 Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

## C R I S P I N.

Or donc cette femelle , à concevoir si prompte ,  
 Qu'à tout considérer quelquefois j'en ai honte ,  
 En me mettant au jour , soit disgrâce ou faveur ,  
 M'a fait votre neveu , puisqu'elle est votre sœur.

## GERONTE.

Apprenez , mon neveu , si par hasard vous l'êtes ,  
 Que vous êtes un sot , aux discours que vous faites.  
 Ma sœur fut sage ; et nul ne peut lui reprocher  
 Que jamais sur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

## CRISPIN.

Je le crois : cependant , tant qu'elle fut vivante ,  
 On tient que sa vertu fut un peu chancelante.  
 Quoi qu'il en soit enfin , légitime ou bâtard ,  
 Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop  
 tard

Je suis votre neveu , quoi qu'en dise l'envie ,  
 De plus votre héritier , venu de Normandie  
 Exprès pour recueillir votre succession ,

## GERONTE.

C'est bien fait , et je loue assez l'intention.  
 Quand vous en allez-vous ?

## CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre ?

Cela dépend du temps que vous avez à vivre.  
 Mon oncle , soyez sûr que je ne partirai  
 Qu'après vous avoir vu bien cloué , bien muré ,  
 Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISSETTE, *bas à Géronte.*

Vous avez un neveu , monsieur , ne vous déplaie ,  
 Que dit ses sentimens en pleine liberté.

GERONTE, *bas à Lisette.*

A te dire le vrai , j'en suis épouvanté.

## CRISPIN.

Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes ,  
 Que la succession sera des plus complètes ,  
 Que je vais manier de l'or à pleine main ;  
 Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.  
 Je sais que, pour un sou, d'une ardeur héroïque  
 Vous vous feriez fesser dans la place publique  
 Vous avez, dit-on même, acquis, en plus d'un lieu,  
 Le titre d'usurier et de fesse-Mathieu,

## GERONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage ,  
 Que si de mes deux bras, j'avois encore l'usage ,  
 Je vous ferois sortir par la fenêtre.

## CRISPIN.

Moi!

## GERONTE.

Oui, vous; et, dans l'instant, sortez.

## CRISPIN.

Ah! par ma foi,

Je vous trouve plaisant de parler de la sorte!  
 C'est à vous de sortir et de passer la porte.  
 La maison m'appartient : ce que je puis souffrir,  
 C'est de vous y laisser encore vivre et mourir.

LISETTE.

L I S E T T E.

Ah ciel! quel garnement!

G E R O N T E, *bas.*

Où suis-je?

C R I S P I N.

Allons, m'amié;

Au bel appattement mène-moi, je te prie.  
 Est-il voisin du tien? Je te trouve à mon gré;  
 Et nous pourrons la nuit converser de plain-pied:  
 Bonne chère, grand feu; que la cave enfoncée  
 Nous fournisse à pleins brocs une liqueur aisée:  
 Fais main-basse sur-tout; le bon-homme a bon dos,  
 Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.  
 Mon oncle, pour ce soir, il me faut, je vous prie,  
 Cent louis neufs comptant, en avance d'hoirie;  
 Sinon, demain matin, si vous le trouvez bon,  
 Je mettrai, de ma main, le feu dans la maison.

G E R O N T E, *à part.*

Grands dieux! vit-on jamais insolence semblable?

L I S E T T E, *bas à Géronte.*

Ce n'est plus un neveu, monsieur; mais c'est un diable.  
 Pour le faire sortir employez la douceur.

G E R O N T E.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur

Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;  
 En repos laissez-moi finir ma triste vie ,  
 Et vous hériterez au jour de mon trépas.

C R I S P I N .

D'accord. Mais quand viendra ce jour ?

G E R O N T E .

A chaque pas  
 L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre ;  
 Et je n'ai , tout au plus , que quatre jours à vivre.

C R I S P I N .

Je vous en donne six ; mais après , ventrebleu ,  
 N'allez pas me manquer de parole , ou , dans peu ,  
 Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse.  
 Mon oncle , encore un coup , tenez votre promesse ,  
 Ou je tiendrai la mienne.

S C E N E   I I I .

G E R O N T E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

AH ! quel homme voilà !  
 Quel neveu vos parens vous ont-ils donné là ?

## GERONTE.

Ce n'est point mon neveu , ma sœur étoit trop sage ,  
Pour élever son fils dans un air si sauvage :  
C'est un fieffé brutal , un homme des plus fous.

## L I S E T T E .

Cependant , à le voir , il a quelque air de vous :  
Dans ses yeux , dans ses traits , un je ne sais quoi  
brille ;  
Enfin , on s'aperçoit qu'il tient de la famille.

## GERONTE.

Par ma foi , s'il en tient , il lui fait peu d'honneur.  
Ah ! le vilain parent !

## L I S E T T E .

Et vous auriez le cœur  
De laisser votre bien , une si belle somme ,  
Vingt mille écus comptant à ce beau gentilhomme ?

## GERONTE.

Moi , lui laisser mon bien ! J'aimerois mieux cent fois  
L'enterrer pour jamais.

## L I S E T T E .

Ma foi , je m'aperçois

Que monsieur le neveu , si j'en crois mon présage ,  
N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage ,  
Et que le pauvre diable , arrivé d'aujourd'hui ,  
Auroit aussi bien fait de demeurer chez lui.

## GERONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine ,  
Je t'assure déjà qu'il mourra de famine ,  
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

## L I S E T T E .

C'est fort bien fait : il faut apprendre à vivre aux gens.  
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides ,  
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides ;  
Quand ils n'assomment pas un oncle assez âgé ,  
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.  
Mais Eraste revient , et nous allons apprendre  
Comment tout s'est passé.

## SCENE IV.

ERASTE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Tu te fais bien attendre.  
Tu m'as abandonné dans un grand embarras.  
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras.

ERASTE.

Il vient de m'acoster là-bas tout hors d'haleine \*,  
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'amène.

GERONTE.

Que dis-tu de ses airs ?

ERASTE.

Je les rrouve étonnans.  
Il peste , il jure , il veut mettre le feu céans.

GERONTE.

J'aurois bien eu besoin ici de ta présence ,

---

\* Ce vers et les trois autres suivans devoient être supprimés , pour fonder la surprise d'Eraste , à la neuvième scène , en reconnoissant Crispin,

Pour réprimer l'excès de son impertinence ;  
Lisette en est témoin.

## L I S E T T E.

Ah ! le mauvais pendard,  
A qui monsieur vouloit de son bien faire part !

## G E R O N T E.

J'ai bien changé d'avis : je te donne parole  
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

## E R A S T E.

Je me suis acquitté de ma commission ,  
Et tout s'est fait au gré de votre intention.  
Votre lettre a produit un effet qui m'enchanté.  
On a montré d'abord une ame indifférente ;  
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu ,  
Elles me paroisoient s'en soucier fort peu :  
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire  
Aujourd'hui de vos biens unique légataire ,  
( Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton.... )

## G E R O N T E.

Oui , je te l'ai promis , c'est mon intention.

## E R A S T E.

Elles ont toutes deux témoigné des surprises  
Dont elles ne seront de six mois bien remises.

GERONTE.

J'en suis persuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci ,  
 Qui doit bien vous surprendre , et m'a surpris aussi ;  
 C'est que madame Argante , aimant votre famille ,  
 M'a proposé , tout franc , de me donner sa fille ,  
 Et d'acquitter ainsi , par un commun égard ,  
 La parole donnée et d'une et d'autre part.

GERONTE.

Et qu'as-tu, su répondre à ces belles pensées ?

ERASTE.

Que je ne voulois point aller sur vos brisées ,  
 Sans avoir , sur ce point , su votre sentiment ,  
 Et , de plus , obtenu votre consentement.

GERONTE-

Ne t'embarrasse point encor de mariage.  
 Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moi , j'approuverois fort cet hymen et ce choix ;  
 Il est tel qu'il le faut , et j'y donne ma voix.

Il convient à monsieur de suivre cette envie,  
Non à vous, qui devez renoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie ! Et pourquoi ? suis-je mort, s'il vous plaît ?

L I S E T T E.

Je ne sais pas, monsieur, au vrai ce qui en est ;  
Mais tout le monde croit, à votre air triste et sombre,  
Qu'errant près du tombeau vous n'êtes plus qu'une  
    ombre ;

Et que, pour des raisons qui vous font différer,  
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GERONTE.

Avec de tels discours, et ton air d'insolence,  
Tu pourrois, à la fin, lasser ma patience.

L I S E T T E.

Je ne sais point, monsieur, farder la vérité,  
Et dis ce que je pense avecque liberté.

## SCENE V.

LE LAQUAIS, GERONTE, ERASTE,  
LISETTE.

LE LAQUAIS.

UNE dame là-bas, monsieur, avec sa suite,  
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite,  
Et se dit votre nièce.

GERONTE.

Encore des parens !

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter ?

GERONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE.

Gardez-vous bien, monsieur, d'en user de la sorte ;  
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.

( au laquais. )

Va-t-en la faire entrer.

## SCENE VI.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

LISETTE, à *Géronte*.

CONTRAIGNEZ-VOUS un peu :  
 La nièce aura l'esprit mieux fait que le neveu.  
 Entre tant de parens, ce seroit bien le diable,  
 S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raisonnable.

## SCENE VII.

CRISPIN, *en veuve, un petit dragon lui portant  
 la queue*, GERONTE, ERASTE, LISETTE.  
 LE LAQUAIS *de Géronte*.

CRISPIN *fait des réverences au laquais de Géronte  
 qui lui ouvre la porte. Le petit dragon sort.*  
 ( à *Géronte*.)

PERMETTEZ, s'il vous plaît, que cet embrassement  
 Vous témoigne ma joie et mon ravissement :  
 Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,  
 Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

L I S E T T E, *bas à Eraste.*

Monsieur, c'est là Crispin\*.

E R A S T E, *bas à Lisette.*

C'est lui, je le sais bien ;

Nous avons eu là bas un moment d'entretien.

G E R O N T E, *à Eraste.*

Elle a de la douceur et de la politesse.

Qu'on donne promptement un fauteuil à ma nièce.

C R I S P I N, *au laquais de Gêronte.*

Ne bougez, s'il vous plaît, le respect m'interdit.

( *à Gêronte, avec le ton du respect.* )

Un fauteuil près mon oncle ! Un tabouret suffit.

*Le laquais donne un tabouret à Crispin.*

G E R O N T E.

Je suis assez content déjà de la parente.

E R A S T E.

Elle sait vraiment vivre, et sa taille est charmante.

*Le laquais donne un fauteuil à Gêronte, une chaise  
à Eraste, un tabouret à Lisette, et sort.*

---

\* Ce vers et le suivant sont encore à retrancher, suivant la note de la page 77.

## SCENE VIII.

GERONTE, CRISPIN, *en veuve*,  
ERASTE, LISETTE.

CRISPIN.

Fi donc ! vous vous moquez , je suis à faire peur.  
Je n'avois autrefois que cela de grosseur :  
Mais vous savez l'effet d'un second mariage ,  
Et ce que c'est d'avoir des enfans en bas âge ,  
Cela gâte la taille et furieusement.

LISETTE.

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve,  
A vingt ans mon mari m'a laissé mère et veuve.  
Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,  
Et faite comme on est , ayant quelques appas,  
On auroit pu trouver à convoler de reste ;  
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste  
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis,  
J'ai bien de fâcheux jours et de plus dures nuits ;

Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies  
 Ne m'arracheront point de noires perfidies ;  
 Et je veux chez les morts emporter , si je peux ,  
 Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ERASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise.  
 Voilà des sentimens dignes d'une Artémise.

GERONTE, *d Crispin.*

Votre époux , vous laissant mère et veuve à vingt ans,  
 Ne vous a pas laissé, je crois , beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf ; mais , le cœur tout gonflé d'amertume,  
 Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume,

LISETTE.

Deux ans après ! Voyez quelle fidélité !  
 On ne le croira pas dans la postérité.

GERONTE, *d Crispin.*

Peut-on vous demander , sans vous faire de peine ,  
 Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine ?

CRISPIN.

Le désir de vous voir est mon premier objet ;

De plus , certain procès qu'on ma sottement fait ,  
 Pour certain four banal sis en mon territoire.  
 Je propose d'abord un bon déclinaoire ;  
 On passe outre : je forme empêchement formel ;  
 Et , sans nuire à mon droit , j'anticipe l'appel.  
 La cause est au bailliage ainsi revendiquée :  
 On plaide , et je me trouve enfin interloquée !

L I S E T T E .

Interloquée ! Ah ciel , quel affront est-ce là !  
 Et vous avez souffert qu'on vous interloquât ?  
 Une femme d'honneur se voir interloquée !

E R A S T E .

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée ?  
 C'est un mot du barreau.

L I S E T T E .

C'est ce qu'il vous plaira ;  
 Mais juge , de ses jours , ne m'interloquera :  
 Le mot est immodeste , et le terme me choque ;  
 Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

G E R O N T E , à *Crispin*.

Elle est folle , et souvent il lui prend des accès....  
 Elle ne parle pas si bien que vous procès.

## CRISPIN.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'amène,  
 Et qui m'a fait quitter si brusquement le Maine.  
 Ayant appris, monsieur, par gens dignes de foi,  
 Qui m'ont fait un récit de vous, et que je croi,  
 Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,  
 Un ivrogne, un joueur...

ERASTE.

Comment donc ? Quel caprice !

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux et le jour et la nuit,  
 Où l'honnêteté souffre et la pudeur gémit....

GERONTE.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse ?

CRISPIN.

Oui, mon oncle ; à vous-même. A-t-il rien qui vous  
 blesse,

Puisqu'il est copié d'après la vérité ?

GERONTE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CRISPIN.

On a même ajouté  
 Que depuis très-long-temps , avec mademoiselle ;  
 Vous meniez une vie indigne et criminelle ,  
 Et que vous en aviez déjà plusieurs enfans.

L I S E T T E.

Avec moi, juste ciel ! Voyez les médisans !  
 De quoi se mêlent-ils ? Est-ce là leur affaire ?

G E R O N T E.

Je ne sais qui retient l'effet de ma colère.

C R I S P I N.

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,  
 Nous avons fait, monsieur, assembler vos parens ;  
 Et, pour vous empêcher, dans ce désordre extrême,  
 De manger notre bien et vous perdre vous-même,  
 Nous avons résolu, d'une commune voix,  
 De vous faire interdire, en observant les loix.

G E R O N T E.

Moi, me faire interdire !

L I S E T T E.

Ah ciel ! quelle famille !

## CRISPIN.

Nous savons votre vie avecque cette fille,  
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis  
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GERONTE, *se levant.*

Sortez d'ici, madame, et que de votre vie  
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie;  
Sortez d'ici, vous dis-je, et sans vous arrêter....

## CRISPIN.

Comment! battre une veuve et la violenter!  
Au secours! aux voisins! au meurtre! on m'assassine!

GERONTE.

Voilà, je vous l'avoue, une grande coquine.

## CRISPIN.

Quoi! contre votre sang vous osez blasphêmer!  
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer monsieur?

CRISPIN.

Ne faites point la fière;  
On peut aussi vous mettre à la Salpêtrière.

L I S E T T E .

A la Salpêtrière !

C R I S P I N .

Oui , m'amie , et sans bruit.  
De vos déportemens on n'est que trop instruit.

E R A S T E .

Il faut développer le fond de ce mystère.  
Que l'on m'aïlle à l'instant chercher un commissaire.

C R I S P I N .

Un commissaire à moi ! Suis-je donc , s'il vous plaît ,  
Gibier à commissaire ?

E R A S T E .

On verra ce que c'est ;  
Et dans peu nous saurons , avec un tel tumulte.  
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.  
Vous , mon oncle , rentrez dans votre appartement ;  
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

G E R O N T E .

Ouf ! ce jour-ci sera le dernier de ma vie.

L I S E T T E , à *Crispin*.

Misérable ! tu mets un oncle à l'agonie !

La mauvaise famille et du Maine et de Caen !  
Oui, tous ces parens-là méritent le carcan.

---

## SCENE IX.

ERASTE\*, CRISPIN.

ERASTE.

EST-il bien vrai, Crispin, et ton ardeur sincère...

CRISPIN.

Envoyez donc, monsieur, chercher un commissaire :  
Jel'attends de pied ferme.

ERASTE.

Ah ! juste ciel ! c'est toi.

Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oui, ventrebleu, c'est moi.

Vous venez de me faire une rude algarade.

---

\* D'après les notes précédentes, cette scène doit être  
réduite au premier vers.

ERASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit;  
 Et comme vous voyez , mon projet réussit.  
 Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage :  
 Ici des deux parens j'ai fait le personnage ;  
 Et j'ai dit, en leur nom , de telles duretés,  
 Qu'ils seront , par ma foi , tous deux déshérités ;

ERASTE.

Quoi!...

CRISPIN.

Si vous m'aviez vu tantôt faire merveille ,  
 En noble campagnad , le plumet sur l'oreille ,  
 Avec un feutre gris , longue brette au côté ,  
 Mon air de Bas-Normand vous auroit enchanté.  
 Mais il faut dire vrai , cette coëffe m'inspire  
 Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire.  
 Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur ;  
 L'adresse et l'artifice ont passé dans mon cœur.  
 Qu'on a , sous cet habit , et d'esprit et de ruse !

ERASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se désabuse ;

Il fait un testament qui doit combler mes vœux,  
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux ?

---

---

## S C E N E X.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

L I S E T T E.

AH! monsieur, apprenez un accident terrible;  
Monsieur Gêronte est mort.

E R A S T E.

Ah ciel! est-il possible?

C R I S P I N.

Quoi! l'oncle de monsieur seroit défunt ?

L I S E T T E.

Hélas !

Il ne vaut guère mieux, tant le pauvre homme est bas.  
Arrivant dans sa chambre, et se traînant à peine,  
Il s'est mis sur son lit sans force et sans haleine;  
Et, roidissant les bras, la suffocation  
A tout-d'un-coup coupé la respiration;  
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,  
Sans voix, sans sentimens, sans pouls, sans  
connoissance.

ERASTE.

Je suis au désespoir. C'est ce dernier transport  
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN.

Moi, monsieur ! de sa mort je ne suis point la cause ;  
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la chose.  
Pourquoi se saisit-il si fort pour des discours ?  
J'en voulois à son bien, et non pas à ses jours.

ERASTE.

Ne désespérons point encore de sa vie ;  
Il tombe assez souvent dans une léthargie  
Qui ressemble au trépas, et nous alarme fort.

LISETTE.

Ah ! monsieur, pour le coup, il est à moitié mort ;  
Et moi, qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,  
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE.

Ah ! juste ciel ! Crispin, quel triste événement !  
Mon oncle mourra donc sans faire un testament ;  
Et je serai frustré, par cette mort cruelle,  
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle !  
Fortune, je sens bien l'effet de ton courroux !

## L I S E T T E.

C'est à moi de pleurer, et je perds plus que vous.

## C R I S P I N.

Allons, mes chers enfans, il faut agir de tête,  
Et présenter un front digne de la tempête;  
Il n'est pas temps ici de répandre des pleurs:  
Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

## E R A S T E.

Que nous sert le courage, et que pouvons-nous faire?

## C R I S P I N.

Il faut premièrement, d'une ardeur salutaire,  
Courir au coffre-fort, sonder les cabinets,  
Démeubler la maison, s'emparer des effets.  
Lisette, quelque temps tiens ta bouche cousue,  
Si tu peux; va fermer la porte de la rue;  
Empare-toi des clefs, de peur d'invasion.

## L I S E T T E.

Personne n'entrera sans ma permission.

## C R I S P I N.

Que l'ardeur du butin et d'un riche pillage

N'emporte pas trop loin votre bouillant courage ;  
Sur-tout dans l'action gardons le jugement.  
Le sort conspire en vain contre le testament :  
Plutôt que tant de bien passe en des mains profanes ,  
De Géronte défunt j'évoquerai les mânes ;  
Et vous aurez pour vous , malgré les envieux ,  
Et Lisette , et Crispin , et l'enfer , et les dieux.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *tenant le portefeuille de Geronte.*

AH! mon pauvre Crispin, je perds toute espérance:  
 Mon oncle ne sauroit reprendre connoissance;  
 L'art et les medecins sont ici superflus;  
 Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.  
 Le legs universel qu'il prétendoit me faire,  
 Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guère.

CRISPIN.

Lisette et moi, monsieur, pour finir nos projets,  
 Nous comptons bien aussi sur quelque petits legs,

ERASTE.

Quoiqu'un cruel destin, à nos desirs contraire,  
 Epuise contre nous les traits de sa colere,  
 Nos soins ne seront pas infructueux et vains;  
 Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,

Triste et fatal débris d'un malheureux naufrage ,  
Seront mis, si je veux , à l'abri de l'orage.  
Voilà tous bons billets que j'ai trouvés sur lui.

CRISPIN, *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.  
Ce petit lénitif , en attendant le reste ,  
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ERASTE.

Il est vrai , cher Crispin ; mais enfin tu sais bien  
Que cela ne fait pas presque le quart du bien  
Qu'en la succession mes soins pouvoient prétendre ,  
Et que le testament me donnoit lieu d'attendre :  
Des maisons à Paris , des terres , des contrats ,  
Offroient bien à mon cœur de plus charmans appas :  
Non que l'ardeur du gain et la soif des richesses  
Me fissent ressentir leurs indignes foiblesses ;  
C'est d'un plus noble feu que mon cœur est épris.  
Je devois épouser Isabelle à ce prix :  
Ce n'est qu'avec ce bien , qu'avec ces avantages ,  
Que je puis de sa mère obtenir les suffrages ;  
Faute de testament , je perds , et pour toujours ,  
Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

P'entre dans vos raisons , elles sont très-plausibles ;

Mais ce sont de ces coups imprévus et terribles ;  
 Dont tout l'esprit humain demeure confondu ,  
 Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.  
 Pour marquer au vicillard sa dernière demeure ,  
 O mort ! tu devois bien attendre encore une heure ;  
 Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos ,  
 Et le tout se seroit passé bien à propos.

## ERASTE.

Faudra-t-il qu'un espoir fondé sur la justice  
 En stériles regrets , passe et s'évanouisse !  
 Ne saurois-tu , Crispin , parer ce coup fatal ,  
 Et trouver promptement un remède à mon mal ?  
 Tantôt tu méditois un héroïque ouvrage :  
 C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand  
 courage.

## CRISPIN.

Oui , je croyois tantôt réparer cet échec ;  
 Mais à présent j'échoue , et je demeure à sec.  
 Un autre , en pareil cas , seroit aussi stérile.  
 S'il falloit , par hasard , d'un coup de main habile ,  
 Soustraire , escamoter sans bruit un testament  
 Où vous seriez traité peu favorablement ,  
 Peut-être je pourrois , par quelque coup d'adresse ,  
 Exercer mon talent et montrer ma prouesse :

Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point ,  
 Le diable avec sa clique , et réduit en ce point ,  
 Fort inutilement s'y casseroit la tête ;  
 Et cependant , monsieur , le diable n'est pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre et me désespérer ?

---

SCENE II.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, à *Eraste*.

LES notaires , monsieur , viennent là-bas d'entrer ;  
 Je les ai mis tous deux dans cette salle basse ;  
 Voyez , que voulez-vous , s'il vous plaît , qu'on en  
 fasse ?

ERASTE.

Je vois à tous momens croître mon embarras.  
 Fais-en , ma pauvre enfant , tout ce que tu voudras.  
 Savent-ils que mon oncle a perdu connoissance ,  
 Et qu'il ne peut parler ?

LISETTE.

Non , pas encore , je pense.

ERASTE.

Crispin...

CRISPIN.

Monsieur ?

ERASTE.

Hélas !

CRISPIN.

Hélas !

ERASTE.

Juste ciel !

CRISPIN.

Ah !

ERASTE.

Que ferons-nous, dis moi ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Quoi ! les renverrons-nous ?

CRISPIN.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ?

Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire ?

L I S E T T E.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller,

E R A S T E , *arrétant Lisette.*

Attends encore un peu. Je me sens accabler.  
Crispin, tu vas me voir expirer à ta vue.

C R I S P I N.

Je vous suivrai de près , et la douleur me tue.

L I S E T T E.

Moi , je n'irai pas loin. Faut-il nous voir , tous trois ,  
Comme d'un coup de foudre , écraser à-la-fois ?

C R I S P I N.

Attendez.... Il me vient.... Le dessin est bizarre ;  
Il pourroit par hasard.... J'entrevois.... Je m'égare ,  
Et je ne vois plus rien que par confusion.

L I S E T T E.

Peste soit l'animal , avec sa vision !

E R A S T E.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

L I S E T T E.

Allons , mon cher Crispin , tâche à voir quelque  
chose.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver... Oui-da... Non... Si, pourtant...  
Pourquoi non?... On pourroit...

L I S E T T E.

Ne rêve donc point tant,  
Les notaires là-bas sont dans l'impatience :  
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai ; mais enfin j'accouche d'un dessein  
Qui passera l'effort de tout esprit humain.  
Toi, qui parois dans tout si légère et si vive,  
Exerce à ce sujet ton imaginative ;  
Voyons ton bel esprit.

L I S E T T E.

Je t'en laisse l'emploi,  
Qui peut en fourberie être si fort que toi ?  
L'amour doit ranimer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix.... Silence... Il me vient un surcroît de pensée,  
J'y suis, ventrebleu !

L I S E T T E.

Bon.

LE LEGATAIRE,  
CRISPIN.

Dans un fauteuil assis....

L I S E T T E.

Fort bien....

C R I S P I N.

Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis.  
Un grand bonnet fourré jusques sur les oreilles,  
Les volets bien fermés....

L I S E T T E.

C'est penser à merveilles.

C R I S P I N.

Oui, monsieur, dans ce jour, au gré de vos souhaits,  
Vous serez légataire, et je vous le promets.  
Allons, Lisette, allons, ranimons notre zèle;  
L'amour à ce projet nous guide et nous appelle.  
Va de l'oncle défunt nous chercher quelque habit,  
Sa robe de malade et son bonnet de nuit;  
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

L I S E T T E.

Je veux en élever un trophée à ta gloire:  
Et je cours te servir. Je reviens sur mes pas.

## SCENE III.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tu m'arraches, Crispin, des portes du trépas,  
Si ton dessein succède au gré de notre envie,  
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.  
Je serois légataire ! et, par même moyen,  
J'épouserois l'objet qui fait seul tout mon bien !  
Ah ! Crispin !

CRISPIN.

Cependant une terreur secrète  
S'empare de mes sens, m'alarme et m'inquiète :  
Si la justice vient à connoître du fait,  
Elle est un peu brutale, et saisit au collet.  
Il faut faire un faux seing ; et ma main alarmée  
Se refuse au projet dont mon ame est charmée.

ERASTE.

Ton trouble est mal fondé : depuis deux ou trois mois  
Géronte ne pouvoit se servir de ses doigts ;  
Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,  
N'est point, comme tu vois, requise en cette affaire,  
Et tu déclareras que tu ne peux signer,

## CRISPIN.

A de bonnes raisons je me laisse gagner ;  
 Et je sens tout-à-soup renaître en mon courage  
 L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

## SCENE IV.

LISETTE, *apportant les hardes de Géronte*,  
 ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *jettant le paquet.*

Du bon-homme Géronte, en gros comme en détail,  
 Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, *se déshabillant.*

Ne perdons point de temps, que l'on m'habille en hâte.  
 Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.  
 La robe ; dépêchons, passez-la dans mes bras.  
 Ah ! le mauvais valet ! Chaussez chacun un bas.  
 Ça, le mouchoir de cou. Mets-moi vite ce casque.  
 Les pantouffes. Fort bien. L'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oui, voilà le défunt ; dissipans notre ennui :  
 Géronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui.

Voilà son air , ses traits , et l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais , avec son habit , si son mal m'alloit prendre ?

ERASTE.

Ne crains rien , arme-toi de résolution.

CRISPIN.

Ma foi , déjà je sens un peu d'émotion :  
Je ne sais si la peur est un peu laxative ,  
Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré ,  
Dont aux jours de remède il étoit entouré.

CRISPIN.

Tu peux , quand tu voudras , appeler les notaires ;  
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien , tous , dans cette affaire-ci.

## SCENE V.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, monsieur, s'il vous plaît, fermez porte et  
fenêtre ;

Un éclat indiscret peut me faire connoître.  
Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.  
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.  
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ERASTE.

Fasse un heureux destin réussir l'artifice !  
Si j'ose me porter à cette extrémité,  
Malgré moi j'obéis à la nécessité.  
J'entends du bruit.

CRISPIN, *se jettant brusquement sur un fauteuil.*

Songez à la cérémonie ;  
Et ne me quittez pas, monsieur, à l'agonie.

ERASTE.

Un dieu, dont le pouvoir sert d'excuse aux amans,  
Saura me disculper de ces emportemens.

SCENE VI.

## SCENE VI.

LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD,  
ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *aux notaires.*

( *à Crispin.* )

ENTREZ, messieurs, entrez. Voilà les deux notaires.  
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, *aux notaires.*

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrêmité,  
De vous voir tous les deux en parfaite santé.  
Je voudrois bien encor être à l'âge où vous êtes,  
Et, si je me portois aussi bien que vous faites,  
Je ne songerois guère à faire un testament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment ;  
Rien n'est désespéré : cette cérémonie  
Jamais d'un testateur n'a raccourci la vie ;  
Au contraire, monsieur, la consolation  
D'avoir fait de ses biens la distribution,  
Répand au fond du cœur un repos sympathique,  
Certaine quiétude, et douce et balsamique,

Qui , se communiquant après dans tous les sens ,  
Rétablit la santé dans quantité de gens.

C R I S P I N .

Que le ciel veuille donc me traiter de la sorte !

( à Lisette . )

Messieurs , asseyez-vous. Toi , va fermer la porte.

M. G A S P A R D .

D'ordinaire , monsieur , nous apportons nos soins  
Que ces actes secrets se passent sans témoins.  
Il seroit à propos que monsieur prit la peine  
D'aller avec madame en la chambre prochaine.

L I S E T T E .

Moi je ne puis quitter monsieur un seul moment.

E R A S T E .

Mon oncle , sur ce point , dira son sentiment.

C R I S P I N .

Ces personnes , messieurs , sont sages et discrètes ;  
Je puis leur confier mes volontés secrètes ,  
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. S C R U P U L E .

Nous ferons tout au gré de votre intention.

L'intitulé sera tel que l'on doit le faire ,  
Et l'on le réduira dans le style ordinaire.

( *Il dicte à M. Gaspard qui écrit.* )

Pardevant... fut présent... Géronte.... et cætera.

( *à Géronte.* )

Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cens francs à mon marchand de vin ,  
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPLE.

Fort bien. Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous  
enterre ?

CRISPIN.

A dire vrai, messieurs, il ne m'importe guère.  
Qu'on se garde sur-tout de me mettre trop près  
De quelque procureur chicaneur et mauvais ;  
Il ne manqueroit pas de me faire querelle ;  
Ce seroit tous les jours procédure nouvelle ,  
Et je serois encor contrainct de déguerpir.

ERASTE.

Tout se fera , monsieur , selon votre desir.  
 J'aurai soin du convoi , de la pompe funèbre ,  
 Et n'épargnerai rien pour la rendre célèbre.

CRISPIN.

Non , mon neveu , je veux que mon enterrement  
 Se fasse à peu de frais et fort modestement.  
 Il fait trop cher mourir , ce seroit conscience :  
 Jamais , de mon vivant , je n'aimai la dépense ;  
 Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE , *à part.*

Le pauvre malheureux meurt comme il va vécu.

M. GASPARD.

C'est à vous maintenant , s'il vous plaît , de nous dire  
 Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu.  
 Je nomme , j'institue Eraste , mon neveu ,  
 Que j'aime tendrement , pour mon seul légataire ,  
 Unique , universel.

ERASTE , *affectant de pleurer.*

O douleur trop amère !

## CRISPIN.

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,  
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, billets;  
Déhéritant, en tant que besoin pourroit être,  
Parens, nièces, neveux, nés aussi-bien qu'à naître;  
Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,  
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

L I S E T T E , *affectant de la douleur.*

Ce discours me fend l'ame. Hélas! mon pauvre maître!  
Il faudra donc vous voir pour jamais disparaître!

E R A S T E , *de même.*

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nul appas;  
S'il faut les acheter avec votre trépas.

## CRISPIN.

*Item.* Je donne et legue à Lisette présente...

L I S E T T E , *de même.*

Ah!

## CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de servante,  
Pour épouser Crispin en légitime nœud,  
Non autrement...

L I S E T T E , *tombant comme évanouie.*

Ah! ah!

## LE LEGATAIRE,

CRISPIN.

Soutiens-la, mon neveu.  
Et, pour récompenser l'affection, le zèle  
Que de tout temps, pour moi, je reconnus en elle...

L I S E T T E, *affectant de pleurer.*

Le bon maître, grands dieux, que je vais perdre là!

C R I S P I N.

Deux mille écus comptant en espèce.

L I S E T T E, *de même.*

Ah! ah! ah!

E R A S T E, *à part.*

Deux mille écus! Je crois que le pendard se moque.

L I S E T T E, *de même.*

Jé n'y puis résister, la douleur me suffoque.  
Je crois que j'en mourrai.

C R I S P I N.

Lesquels deux mille écus,  
Du plus clair de mon bien, seront pris et perçus.

L I S E T T E, *à Crispin.*

Le ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire,

Et vous paye au centuple une ceuvre méritoire!

( à part. )

Il avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ERASTE, *bas.*

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.

( haut à Crispin. )

Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encor à faire écrire.

*Item.* Je laisse et lègue à Crispin...

ERASTE, *bas.*

A Crispin!

Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein ?

CRISPIN.

Pour les bons et loyaux services...

ERASTE, *bas.*

Ah! le traître!

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus, et doit rendre à son maître...

ERASTE.

Vous ne connoissez pas, mon oncle, ce Crispin.

C'est un mauvais valet, ivrogne, libertin,  
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire ;  
Je connois ce Crispin, mille fois mieux que vous ;  
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux...

ERASTE, *à part.*

Le chien !

CRISPIN.

Quinze cens francs de rentes viagères,  
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

ERASTE, *à part.*

Ah ! quelle trahison.

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,  
La présent malhonnête, et que ce soit trop peu ?

ERASTE.

Comment ! quinze cens francs !

CRISPIN.

Oui, sans laquelle clause,  
Le présent testament sera nul, et pour cause.

ERASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs ;  
 Vous n'y pensez donc pas ?

CRISPIN.

Je sais ce que je fais ;  
 Et je n'ai point l'esprit si foible et si débile.

ERASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ERASTE.

Si...

LISETTE, *bas à Eraste.*

Ne l'obstinez point, je connois son esprit ;  
 Il le feroit, monsieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE, *bas à Lisette.*

Soit, je ne dirai mot ; cependant, de ma vie,  
 Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis,  
 A qui je pourrois faire un fidéicommiss ?

ERASTE , *bas.*

Le scélérat encor rit de ma retenue ;  
Il ne me laissera plus rien , s'il continue.

M. SCRUPULE , *à Crispin.*

Est-ce fait ?

CRISPIN.

Oui , monsieur.

ERASTE , *à part.*

Le ciel en soit béni.

M. GASPARD.

Voilà le testament heureusement fini.

*( à Crispin. )*

Vous plaît-il de signer ?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie ;  
Mais j'en suis empêché par la paralysie  
Qui , depuis quelques mois , me tient sur le bras droit.

M. GASPARD , *écrivant.*

Et ledit testateur déclare , en cet endroit ,  
Que de signer son nom il est dans l'impuissance ,  
De ce l'interpellant au gré de l'ordonnance.

## CRISPIN.

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau !  
M'en voilà délivré ; mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, à *Crispin*.

Vous n'avez plus besoin de notre ministère ?

CRISPIN, à *M. Scrupule*.

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, monsieur ; cet acte est un dépôt  
Qui reste dans nos mains ; je reviendrai tantôt,  
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ERASTE.

Vous nous ferez plaisir ; mon oncle vous en prie,  
Et veut récompenser votre peine et vos soins.

M. GASPARD.

C'est maintenant, monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les.

---

## SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *remettant en place la table et les chaises.*

AI-JE tenu parole ?

Et, dans l'occasion, sais-je jouer mon rôle  
Et faire un testament ?

ERASTE.

Trop bien pour ton profit,  
Dis-moi donc, malheureux ! as-tu perdu l'esprit,  
De faire un testament qui m'est si dommageable ?  
De laisser à Lisette une somme semblable ?

CRISPIN.

Ma foi, ce n'est pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant ?

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content,  
Pouvois-je moins laisser à cette pauvre fille ?

ERASTE.

Comment donc , traître !

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille :  
 Votre oncle , si l'on croit le lardon scandaleux ,  
 N'a pas été toujours impotent et goutteux ;  
 Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance ,  
 Pour l'acquit de son ame et de ma conscience.

ERASTE.

Et de ta conscience ! Et ces quinze cens francs  
 De pension à toi payables tous les ans ,  
 Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence ,  
 Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience ?

CRISPIN.

Il ne faut point , monsieur , s'estomaquer si fort.  
 On peut , en un moment , nous mettre tous d'accord ,  
 Puisque le testament que nous venons de faire ,  
 Où je vous institue unique légataire ,  
 Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu ,  
 Il faut le déchirer et le jeter au feu.

ERASTE,

M'en préserve le ciel !

## LE LEGATAIRE,

CRISPIN.

Sans former d'entreprise ,  
Laissons la chose au point où votre oncle l'a mise.

ERASTE.

Ce seroit cent fois pis, j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'élève aussi-bien, dans le fond de mon cœur,  
Certains remords cuisans, certaine synderèse,  
Qui furieusement sur l'estomac me pèse.

ERASTE.

Rentrons, Crispin; je tremble, et suis persuadé  
Que nous allons trouver mon oncle décédé,  
Ou que, dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN.

Hélas! il étoit temps, ma foi, de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front  
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année  
De cette pension que je me suis donnée;

Vous ne sauriez me faire un plus charmant plaisir.

ERASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

---

---

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *se jettant dans le fauteuil.*

MISÉRICORDE! Ah ciel! je me meurs; je suis morte.

ERASTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte?

LISETTE.

J'étouffe. Ouf, ouf, la peur m'empêche de parler.

CRISPIN, *à Lisette.*

Quel vertigo soudain a donc pu te troubler?  
Parle donc, si tu veux.

LISETTE.

Géronte....

CRISPIN.

Eh bien ! G é r o n t e . . . .

L I S E T T E , *se levant brusquement.*

Ah ! prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte ?

L I S E T T E .

Un grand fantôme noir . . .

E R A S T E .

Comment donc ? Que dis tu ?

L I S E T T E .

Hélas ! mon cher monsieur , je dis ce que j'ai vu.  
 Après avoir conduit ces messieurs dans la rue ,  
 Où la mort du bon-homme est déjà répandue ,  
 Où même le crieur a voulu , malgré moi ,  
 Faire entrer , avec lui , l'attirail d'un convoi ;  
 De la chambre , où gissoit votre oncle sans escorte ,  
 Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte ;  
 Et , montant l'escalier , j'ai trouvé nez pour nez ,  
 Comme un grand revenant , G é r o n t e sur ses pieds ,

## C R I S P I N.

De la crainte d'un mort ton ame possédée ,  
T'abuse et te fait voir un fantôme en idée.

## L I S E T T E.

C'est lui, vous dis-je, il parle...

*( Elle se retourne, voit Crispin qu'elle prend pour  
Géronte, se lève et se sauve dans un coin, en  
poussant un cri d'effroi. )*

Ah!

## C R I S P I N.

Pourquoi ce grand cri ?

## L I S E T T E.

Excuse, mon enfant, je te prenois pour lui.  
Enfin, criant, courant, sans détourner la vue,  
Essouffée et tremblante, ici je suis venue  
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux  
N'est qu'une léthargie, et qu'il n'en est que mieux,

## E R A S T E.

Avec quelle constance, au branle de sa roue,  
La fortune ennemie et me berce et me joue!

## L I S E T T E.

O trop flatteur espoir! Projets si bien conçus,

Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus ?

C R I S P I N.

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoie !  
Et l'avare Achéron lâche encore sa proie ?  
Vous le voulez, grands dieux ! ma constance est à bout.  
Je ne sais où j'en suis, et j'abandonne tout.

E R A S T E.

Toi que j'ai vu tantôt si grand, si magnanime,  
Un seul revers te rend foible et pusillanime.  
Reprends des sentimens qui soient dignes de toi :  
Offrons-nous aux dangers ; viens signaler ta foi :  
Quelque coup de hasard nous tirera d'affaire.

C R I S P I N.

Allons-nous abuser encore quelque notaire ?

E R A S T E.

Je vais, sans perdre temps, remettre ces billets  
Dans les mains d'Isabelle : ils feront leurs effets,  
Et nous en tirerons peut-être un avantage  
Qui pourroit bien servir à notre mariage.  
Vous, rentrez chez mon oncle, et prenez bien le soin  
D'appeller le secours dont il aura besoin.  
Pour retourner plutôt, je pars en diligence,  
Et viens vous rassurer ici par ma présence.

## SCENE IX.

LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

NE me voilà pas mal avec mon testament !  
Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon service ?

CRISPIN.

Juste ciel ! sauve-moi des mains de la justice !  
Tout ceci ne vaut rien et m'inquiète fort :  
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Mad. ARGANTE, à *Eraste*,

QUEL est votre dessein, et que voulez-vous faire ?  
Puis-je de ces billets être dépositaire ?

On me soupçonneroit d'avoir prêté les mains  
A faire réussir en secret vos desseins.

Maintenant que votre oncle a pu, malgré son âge ;  
Reprendre de ses sens heureusement l'usage,  
Le parti le meilleur, sans user de délai,  
Est de lui reporter vous-même ses billets.

## E R A S T E.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois, madame,  
Les nobles sentimens qui règnent dans votre ame :  
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir  
Un bien qui ne nous peut encor appartenir.  
Mais gardez ces billets quelques momens, de grace ;  
Le ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse,

Je le prends à témoin , si dans ce que j'ai fait ,  
 L'amour n'a pas été mon principal objet.  
 Hélas ! pour mériter la charmante Isabelle ,  
 J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zèle :  
 Mais on pardonnera ces transports amoureux ;  
 ( à Isabelle. )

Mon excuse , madame , est écrite en vos yeux.

ISABELLE , à Eraste.

Puisque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mère ,  
 Je puis faire paroître un sentiment sincère.  
 Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour  
 N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour :  
 Votre personne seule est le bien qui me flatte ;  
 Et tous les vains brillans dont la fortune éclate  
 Ne sauroient éblouir un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens , ce cœur , non , je ne veux plus rien.

Mad. ARGANTE.

Tous ces beaux sentimens sont fort bons dans un livre.  
 L'amour seul , quel qu'il soit , ne donne point à vivre :  
 Et je vous apprends , moi , que l'on ne s'aime bien ,  
 Quand on est marié , qu'autant qu'on a de bien.

E R A S T E .

Mon oncle maintenant , par sa convalescence ,  
 Fait revivre en mon cœur la joie et l'espérance ;  
 Et je vais l'exciter à faire un testament.

Mad. A R G A N T E .

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment ?  
 Ces billets détournés ne peuvent-ils point faire  
 Qu'il prenne à vos desirs un sentiment contraire ?

E R A S T E .

Et voilà la raison qui me fait hasarder  
 A vouloir quelque temps encore les garder.  
 Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance ,  
 Il accordera tout sans trop de résistance.  
 Il faut , mademoiselle , en ce péril offert ,  
 Etre un peu dans ce jour avec nous de concert.  
 Voilà tous bons billets qu'il faut , s'il vous plaît ,  
 prendre.

I S A B E L L E .

Moi !

E R A S T E .

N'en rougissez point , ce n'est que pour les rendre.

I S A B E L L E .

Mais je ne sais , monsieur , en cette occasion ,

Si je dois accepter cette commission :  
De ces billets surpris on me croira complice :  
En restitution je suis encore novice.

ERASTE.

Mais j'entends quelque bruit.

SCENE II.

CRISPIN, Mad. ARGANTE,  
ISABELLE, ERASTE.

ERASTE.

C'EST Crispin que je voi.

( à Crispin. )

A qui donc en as-tu ? Te voilà hors de toi.

CRISPIN.

Allons , monsieur , allons , en homme de courage ,  
Il faut ici , ma foi , soutenir l'abordage ,  
Monsieur Géronte approche.

ERASTE.

O ciel !

( à Mad. Argante et à Isabelle. )

En ce moment ,

Souffrez que je vous mène à mon appartement.  
 J'ai de la peine encor à m'offrir à sa vue :  
 Laissons évaporer un peu sa bile émue ;  
 Et, quand il sera temps, tous unanimement,  
 Nous viendrons travailler ensemble au dénouement.

( à *Crispin.* )

Pour toi, reste ici; vois l'humeur dont il peut être ;  
 Et tu m'informerás s'il est temps de paroître.

---

### SCÈNE III.

CRISPIN, *seul.*

Nous voilà, grace au ciel, dans un grand en-  
 barras.

Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas !

---

### SCÈNE IV.

GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

GERONTE, *appuyé sur Lisette.*

J'É ne puis revenir encor de ma foiblesse,  
 Je ne sais où je suis: l'éclat du jour me blesse ;  
 Et mon foible cerveau, de ce choc ébranlé,

Par

Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.  
 Ai-je été bien long-temps dans cette léthargie ;

## L I S E T T E.

Pas tant que nous croyions. Mais votre maladie  
 Nous a tous mis ici dans un dérangement ,  
 Une agitation , un soin , un mouvement ,  
 Qu'il n'est pas bien aisé , dans le fond , de décrire :  
 Demandez à Crispin , il pourra vous le dire.

## C R I S P I N.

Si vous saviez , monsieur , ce que nous avons fait ,  
 Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet ,  
 La peine que j'ai prise , et les soins nécessaires  
 Pour pouvoir , comme vous , mettre ordre à vos  
 affaires ,  
 Vous seriez étonné , mais d'un étonnement  
 A n'en pas revenir sitôt assurément.

## G E R O N T E.

Où donc est mon neveu ? Son absence m'ennuie.

## C R I S P I N.

Ah ! le pauvre garçon , je crois , n'est plus en vie.

## G E R O N T E.

Que dis-tu là ? Comment ?

CRISPIN.

Il s'est saisi si fort ,  
 Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort ,  
 Que n'écoutant plus rien que sa douleur amère ,  
 Il s'est allé jeter....

GERONTE.

Où donc ? Dans la rivière ?

CRISPIN.

Non , monsieur , sur son lit , où , baigné de ses pleurs ,  
 L'infortuné garçon gémit de ses malheurs.

GERONTE.

Va donc lui redonner et le calme et la joie ;  
 Et dis-lui , de ma part , que le ciel lui renvoie  
 Un oncle toujours plein de tendresse pour lui ,  
 Qui connoît son bon cœur , et qui veut aujourd'hui  
 Lui montrer des effets de sa reconnoissance.

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort , en toute diligence  
 Je vous l'amène ici.

---

## SCENE V.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

MAIS, à ce que je vois,  
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne crois ?

LISETTE.

Nous vous avons cru mort pendant une heure entière.

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté dernière,  
Et, sans perdre de temps, faire mon testament.  
Les notaires sont-ils venus ?

LISETTE.

Assurément.

GERONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, et leur dire  
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

## SCENE VI.

ERASTE , GERONTE , CRISPIN ,  
L I S E T T E .

CRISPIN , *d Eraste.*

LE ciel vous l'a rendu.

E R A S T E .

Hélas ! à ce bonheur me serois-je attendu ?  
Je revois mon cher oncle ; et le ciel , par sa grace ,  
Sensible à mes douleurs , permet que je l'embrasse ;  
Après l'avoir cru mort , il paroît à mes yeux !

G E R O N T E .

Hélas ! mon cher neveu , je n'en suis guère mieux ;  
Mais je rends grace au ciel de prolonger ma vie ,  
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie  
De te donner mon bien par un bon testament.

L I S E T T E .

Ce garçon-là , monsieur , vous aime tendrement.  
Si vous aviez pu voir les syncopes , les crises  
Dont , par la sympathie , il sentoît les reprises ,  
Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le ciel a pris pitié de nos misères.

## SCENE VII.

M. SCRUPULE, GERONTE, ERASTE,  
LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

(*bas à Crispin.*)

MAIS j'apperçois quelqu'un. C'est un des deux  
notaires.

GERONTE.

Bon jour, monsieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! me voilà perdu.

GERONTE.

Ici depuis long-temps vous êtes attendu.

## M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une  
heure

Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.

Je savois bien qu'ayant fait votre testament,

Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.

Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve

Dans un parfait repos.

## GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

## M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,

Je vous avois promis de remettre en vos mains.

## GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît ? Pourquoi, pour quelle  
affaire ?

## M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

## GERONTE.

J'ai fait mon testament !

## M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

L I S E T T E , *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

C R I S P I N , *bas.*

Je frissonne de peur.

G E R O N T E .

Eh ! parbleu, vous rêvez, monsieur; c'est pour le  
faire

Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon ;

Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison.

Le repentir sitôt saisisoit-il votre ame ?

Monsieur étoit présent, aussi-bien que madame ;

Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

E R A S T E , *bas.*

Que dire ?

L I S E T T E , *bas.*

Juste ciel !

LE LEGATAIRE,

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraste étoit présent ?

M. SCRUPULE.

Oui, monsieur, je vous jure.

GERONTE.

Est-il vrai, mon neveu ; parle, je t'en conjure ?

ERASTE.

Ah ! ne me parlez pas, monsieur, de testament ;  
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc.

LISETTE.

Crispin, parle en ma place ;  
Je sens, dans mon gosier, que ma voix s'embarrasse.CRISPIN, *à Géronte.*Je pourrois là-dessus vous rendre satisfait ;  
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

## GERONTE.

J'ai fait mon testament ?

## CRISPIN.

On ne peut pas vous dire  
 Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire ;  
 Mais je suis très-certain qu'au lieu où vous voilà ,  
 Un homme , à-peu-près mis comme vous êtes là ,  
 Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires ,  
 A dicté mot-à-mot ses volontés dernières.  
 Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi ?  
 C'est, qu'on peut se tromper. Mais c'étoit vous ou  
 moi.

M. SCRUPULE, à *Géronte*.

Rien n'est plus véritable , et vous pouvez m'en croire.

## GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire ;  
 Et c'est ma léthargie,

## CRISPIN.

Qui, c'est elle en effet.

## LISETTE.

N'en doutez nullement : et, pour prouver le fait,  
 Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire ,  
 Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire ?

LE LEGATAIRE ,

GERONTE.

Oui.

L I S E T T E.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet ,  
 Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet ,  
 Et que vous lui dictiez à votre fantaisie. . .

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

L I S E T T E.

C'est votre léthargie.

C R I S P I N.

Ne vous souvient-il pas , monsieur , bien nettement ,  
 Qu'il est venu tantôt certain neveu normand ,  
 Et certaine baronne , avec un grand tumulte  
 Et des airs insolens , chez vous vous faire insulte ?..

GERONTE.

Oui.

C R I S P I N.

Que , pour vous venger de leur emportement ,  
 Vous m'avez promis place en votre testament ,  
 Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léchargie.

GERONTE.

Je crois qu'ils ont raison , et mon mal est réel.

L I S E T T E .

Ne vous souvient-il pas que M. Clistorel...

E R A S T E .

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?  
 Monsieur convient de tout , du tort de sa mémoire ,  
 Du notaire mandé , du testament écrit.

G E R O N T E .

Il faut bien qu'il soit vrai , puisque chacun le dit ;  
 Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

C R I S P I N , *à part.*

Ah ! voilà bien le diable.

M. S C R U P U L E .

Il faut donc vous le lire.

« Fut présent devant nous , dont les noms sont au bas ,  
 » Maître Mathieu Géronte , en son fauteuil à bras ,  
 » Etant en son bon sens , comme on a pu connoître  
 » Par le geste et maintien qu'il nous a fait paroître ;

- » Quoique de corps malade, ayant sain jugement ;  
 » Lequel, après avoir réfléchi mûrement.  
 » Que tout est ici bas fragile et transitoire....

CRISPIN.

Ah ! quel cœur de rocher, et quelle ame assez noire  
 Ne se feroit en quatre, en entendant ces mots ?

L I S E T T E.

Hélas ! je ne saurois arrêter mes sanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer, mon ame est attendrie.  
 Là, là, consolez-vous, je suis encor en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

- » Considérant que rien ne reste en même état,  
 » Ne voulant pas aussi décéder intestat....

CRISPIN.

Intestat !...

L I S E T T E.

Intestat !... Ce mot me perce l'ame.

M. SCRUPULE.

- Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.  
 » Considérant que rien ne reste en même état,  
 » Ne voulant pas aussi décéder intestat....

CRISPIN.

CRISPIN.

Intestat!...

L I S E T T E.

Intestat!...

M. S C R U P U L E.

Mais laissez-moi donc lire ;  
 Si vous pleurez toujours , je ne pourrai rien dire.  
 » A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit  
 » Son susdit testament en la forme qui suit.

G E R O N T E.

De tout ce préambule et de cette légende ,  
 S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me  
 pende.

L I S E T T E.

C'est votre léthargie.

C R I S P I N.

Ah! je vous en répond.  
 Ce que c'est que de nous! Moi, cela me confond.

M. S C R U P U L E, *lisant.*

» Je veux premièrement , qu'on acquitte mes dettes.

LE LEGATAIRE,  
GERONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'avou que vous en faites.

- » Je dois quatre cens francs à mon marchand de vin,  
» Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

GERONTE.

Je dois quatre cens francs ! C'est une fourberie.

CRISPIN, à *Géronte*.

Excusez-moi, monsieur ; c'est votre léthargie.  
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez ;  
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GERONTE.

C'est un maraud, qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN.

Quand ils y seroient tous, on ne les plaindroit guère.

M. SCRUPULE, *lisant*.

- » Je fais mon légataire unique, universel,  
» Eraste, mon neveu.

ERASTE.

Se peut-il?... Juste ciel !

M. SCRUPULE, *lisant.*

- » Déshéritant , en tant que besoin pourroit être ,
- » Parens , nièces , neveux , nés aussi-bien qu' à naître ,
- » Et même tous bâtards , à qui Dieu fasse paix ,
- » S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès .

GERONTE.

Comment ! moi des bâtards ?

CRISPIN, à *Géronte.*

C'est style de notaire.

GERONTE.

Oui , je voulois nommer Eraste légataire.  
A cet article-là , je vois présentement ,  
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, *lisant.*

- » *Item.* Je donne et lègue , en espèce sonnante ,
- » A Lisette.

LISETTE.

Ah ! grands dieux !

M. SCRUPULE, *lisant.*

- » Qui me sert de servante ,
- » Pour épouser Crispin en légitime nœud ,
- » Deux mille écus.

LE LEGATAIRE,  
CRISPIN, à *Géronte*.

Monsieur... en vérité... pour peu...  
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y  
pense...

Je me sens suffoquer par la reconnaissance.

(à *Lisette*.)

Parle donc.

L I S E T T E, *embrassant Géronte*.

Ah! monsieur...

G E R O N T E.

Qu'est-ce à dire cela?

Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.

Deux mille écus comptant!

L I S E T T E.

Quoi! déjà, je vous prie,

Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?

Une fille nubile, exposée au malheur,

Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,

Lui refuseriez-vous cette petite grâce?

G E R O N T E.

Comment! six mille francs! Quinze ou vingt écus,  
passe.

## L I S E T T E.

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus !  
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

## G E R O N T E.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie ?  
( *au noiaire.* )

Il en est à tout prix. Achevez, je vous prie.

## M. S C R U P U L E.

» *Item.* Je donne et lègue....

C R I S P I N, *à part.*

Ah ! c'est mon tour enfin,

Et l'on va me jeter....

## M. S C R U P U L E.

» A Crispin....

*Crispin se fait petit.*

G E R O N T E, *regarde Crispin.*

A Crispin !

M. S C R U P U L E, *lisant.*

» Pour tous les obligeans, bons et loyaux services  
» Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,  
» Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir....

LE LEGATAIRE,  
GERONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?  
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant.*

» Quinze cens francs de rentes viagères,  
» Pour avoir souvenir de moi dans ses prières ».

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Géronte.*

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,  
Jusqu'au dernier soupir, je prierai Dieu pour vous.  
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !  
Si généreusement me laisser cette somme !

GERONTE.

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci ?  
( *au notaire.* )

Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?  
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi ! moi, j'aurai légué, sans aucune raison,  
Quinze cens francs de rente à ce maître fripon,  
Qu'Eraste auroit chassé, s'il m'avoit voulu croire !

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire ;  
Voulez-vous , démentant un généreux effort ,  
Etre avaricieux même après votre mort ?

GERONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches ?  
Je tremble du malheur dont je sens les approches ;  
Je n'ose me fouiller.

ERASTE, *à part.*

Quel funeste embarras !

(*Haut à Géronte.*)

Vous les cherchez en vain , vous ne les avez pas.

GERONTE, *à Eraste.*

Où sont-ils donc ? Réponds.

ERASTE.

Tantôt, pour Isabelle ,  
Je les ai , par votre ordre , exprès portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre.

ERASTE.

Oui , monsieur.

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Oh! je veux, sur ce point,  
Qu'on me fasse raison. Quelles fr'onneries!  
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

(à Eraste.)

Cours chez elle; dis-lui que, quand j'ai fait ce don,  
J'avois perdu l'esprit, le sens et la raison.

## SCENE VIII.

Mad. ARGANTE , ISABELLE , GERONTE ,  
ERASTE, LISETTE, CRISPIN , LE NOTAIRE.

ISABELLE, *d Geronte.*

NE vous alarmez point, je viens pour vous les rendre.

GERONTE.

O ciel!

ERASTE.

Mais sous des loix que nous osons prétendre.

GERONTE.

Et quelles sont ces loix?

ERASTE.

Je vous prie humblement  
De vouloir approuver le présent testament.

GERONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse  
A cette chambrière un legs de cette espèce?

## L I S E T T E.

Songez à l'intérêt que le ciel vous en rend :  
Et plus le legs est gros , plus le mérite est grand.

G E R O N T E , à *Crispin*.

Et ce maraud auroit cette somme en partage !

C R I S P I N .

Je vous promets , monsieur , d'en faire un bon usage .  
De plus , ce legs ne peut en rien vous faire tort .

G E R O N T E .

Il est vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort .

E R A S T E .

Ce n'est pas encor tout , regardez cette belle ;  
Vous savez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle ,  
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups :  
Charmé de ses attraits , j'embrasse vos genoux ,  
Et je vous la demande en qualité de femme .

G E R O N T E .

Ah ! monsieur mon neveu . . .

E R A S T E .

Je n'ai fait voir ma flâme .

Que , lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain ,  
 Votre cœur moins épris a changé de dessein.

MAD. ARGANTE.

Je crois que vous et moi ne saurions mieux faire.

GERONTE.

Nous verrons : mais avant de conclure l'affaire ,  
 Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà ;

Tels que je les reçus , je les rends.

( Elle présente le portefeuille à Géronte. )

LISSETTE, prenant le portefeuille plutôt que  
 Géronte.

Alte-là.

Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rends , je vous ferai tous pendre.

ERASTE, se jettant à genoux.

Monsieur , vous me voyez embrasser vos genoux ;  
 Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous ?

LISSETTE, à genoux.

Eh ! monsieur.

LE LEGATAIRE,

CRISPIN, *à genoux.*

Eh ! monsieur.

GERONTE.

La tendresse m'accueille.

Dites-moi, n'a-t-on rien distraît du portefeuille ?

ISABELLE.

Non, monsieur, je vous jure ; il est en son entier,  
Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier,

GERONTE.

Hé bien ! s'il est ainsi, pardevant le notaire,  
Pour avoir mes billets, je consens à tout faire ;  
Je ratifie en tout le présent testament,  
Et donne à votre hymen un plein consentement,  
Mes billets ?

LISETTE.

Les voilà.

ERASTE, *à Gêronte.*

Quelle action de grace !...

GERONTE.

De vos remerciemens volontiers je me passe,

Mariez-vous tous deux , c'est bien fait ; j'y consens :  
 Mais , sur-tout , au plutôt , procréez des enfans  
 Que puissent hériter de vous en droite ligne ;  
 De tous collatéraux l'engeance est trop maligne.  
 Détestez , à jamais , tous neveux Bas-Normands ,  
 Et nièces que le diable amène ici du Mans ;  
 Fléaux plus dangereux , animaux plus funestes ,  
 Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

---

SCENE IX, et dernière.

CRISPIN , LISETTE.

CRISPIN.

LAISSONS-LE dans l'erreur , nous sommes héritiers.  
 Lisette , sur mon front viens ceindre les lauriers ;  
 Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN , *au parterre.*

Messieurs , j'ai grace au ciel , mis la barque à bon port.  
 En faveur des vivans je fais revivre un mort ;

158 LE LEGATAIRE, COMEDIE.

Je nomme , à mes desirs , un ample légataire ;  
J'acquires quinze cens francs de rente viagère ,  
Et femme au par-dessus : mais ce n'est pas assez ;  
Je renonce à mon legs , si vous n'applaudissez.

F I N.

LA CRITIQUE

DU

LÉGATAIRE,

COMÉDIE

EN PROSE ET EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le jeudi  
19 février 1708.

---

---

PERSONNAGES.

LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

CLISTOREL, *apothicaire.*

CLISTOREL, *comédien.*

M. BONIFACE, *auteur.*

M. BREDOUILLE, *financier.*



C R I T I Q U E  
D U L É G A T A I R E ,  
C O M É D I E .

---

---

S C E N E P R E M I E R E .

LE COMEDIEN, *faisant l'annonce.*

MESSIEURS, nous aurons l'honneur de vous donner demain la tragédie de. . . . et, le jour suivant, vous aurez encore une représentation du Légataire.

---

---

S C E N E I I .

LE CHEVALIER, LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

HOLA, ho, monsieur l'annonceur ! un petit mor, s'il vous plaît.

LE COMEDIEN.

Que souhaitez-vous, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Hé ! ventrebleu ! n'êtes-vous point las de nous donner toujours la même pièce ? est-ce qu'il n'y a pas assez long-temps que vous nous fatiguez de votre Légataire ?

LE COMEDIEN.

Monsieur, nous ne nous lassons jamais des pièces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER.

Je suis las de voir ce Poisson avec son bredouillement et son *item*. Ma foi, c'est un mauvais plaisant ; tu vaux mieux que lui.

LE COMEDIEN.

C'est le public qui détermine le sort des ouvrages d'esprit, et le nôtre ; et, lorsque nous le voyons venir en foule à quelque comédie nouvelle, nous jugeons que la pièce est bonne, et nous n'en voulons point d'autre garant.

LE CHEVALIER.

Ah ! palsambleu, voilà un beau garant que le pu-

blic ! le public ! le public ! C'est bien à lui que je m'en rapporte.

LE COMEDIEN.

A qui donc, monsieur, voulez-vous vous en rapporter ?

LE CHEVALIER.

A qui ?

LE COMEDIEN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

A moi, morbleu, à moi : il y a plus de sens, de raison et d'esprit dans cette tête-là, qu'il n'y en a sur votre théâtre, dans vos loges et dans votre parterre, quand ces trois ordres seroient réunis ensemble.

LE COMEDIEN.

Je ne doute point, monsieur, de votre capacité ; mais j'ai toujours ouï dire que le goût général devoit l'emporter sur le particulier.

LE CHEVALIER.

Cette maxime est bonne pour les sots, mais non pas pour moi. Je ne me laisse jamais entraîner au torrent : je fais tête au parterre ; et quand il approuve

quelque endroit, c'est justement celui que je condamne.

### LE COMEDIEN.

Je vous dirai, monsieur, que nous autres comédiens, nous sommes d'un sentiment bien contraire. C'est de ce tribunal-là que nous attendons nos arrêts ; et, quand il a prononcé, nous n'appellons point de ses décisions.

### LE CHEVALIER.

Et moi, morbleu, j'en appelle comme d'abus ; j'en appelle au bon sens ; j'en appelle à la postérité ; et le siècle à venir me fera raison du mauvais goût de celui-ci.

### LE COMEDIEN.

Quelque succès qu'ait notre pièce, nous n'espérons pas, monsieur, qu'elle passe aux siècles futurs ; il nous suffit qu'elle plaise présentement à quantité de gens d'esprit, et que la peine de nos acteurs ne soit pas infructueuse.

### LE CHEVALIER.

Si j'étois de vous autres comédiens, j'aimerois mieux tirer la langue d'un pied de long, que de présenter de pareilles sottises : mourez de faim, morbleu ! mourez de faim avec constance, plutôt

que de vous enrichir avec une aussi mauvaise pièce.  
qu'est-ce que c'est encore que cette critique dont  
vous nous menacez ?

## L E C O M E D I E N.

Je vous dirai, monsieur, par avance, que ce n'est  
qu'une bagatelle ; deux ou trois scènes qu'on a  
ajoutées, pour donner à la comédie une juste  
longueur, et pour vous amuser jusqu'à l'heure du  
souper.

## L E C H E V A L I E R.

Cela sera-t-il bon ?

## L E C O M E D I E N.

C'est ce que je ne vous dirai pas ; le public en  
jugera.

## L E C H E V A L I E R.

Le public ! le public ! Ils n'ont autre chose à vous  
dire, le public ! le public !

## L E C O M E D I E N.

Monsieur, je vous laisse avec lui ; tâchez de le  
faire convenir qu'il a tort, mais ne lui exposez que  
de bonnes raisons ; il ne se paie pas de mauvais dis-  
cours, je vous en avertis ; et il a souvent imposé

166 CRITIQUE DU LEGATAIRE,  
silence à des gens qui avoient autant d'esprit que  
vous.

( *Il s'en va.* )

---

---

SCENE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

**J**e lui parlerois fort bien, si je me trouvois tête-à-tête avec lui; mais la partie n'est pas égale: il faut remettre l'affaire à une autre fois, et voir si ces messieurs voudront me rendre ma place.

---

---

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, M. BONIFACE.

LA COMTESSE.

**H**OLA, quelqu'un de mes gens, n'ai-je là personne? mon carrosse, mon carrosse. Monsieur le Marquis, sortons d'ici. Remuez-vous donc, monsieur Boniface; vous voilà comme une idole; faites donc avancer mon équipage

LE MARQUIS.

Siôt que votre carrosse sera devant la porte, on

viendra vous avertir; mais vous en avez encore pour un quart-d'heure tout au moins.

## LA COMTESSE.

Pour un quart-d'heure? Quoi! il faudra que je demeure ici encore un quart-d'heure? Je ne pourrai jamais suffire à tout ce que j'ai à faire aujourd'hui. On m'attend au Marais pour faire une reprise de lansquenet; je vais souper proche les Incurables; nous devons courir le bal toute la nuit; et sur les huit heures du matin, il faut que je me trouve à un réveillon à la porte Saint-Bernard.

## LE MARQUIS.

Voilà, madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de temps.

## LA COMTESSE.

Ma vivacité fournira à tout; et, si vous ne voulez pas me suivre, voilà monsieur Boniface qui ne m'abandonnera point dans l'occasion; c'est un jeune poète que je produis dans le monde, un bel esprit qui fait des vers pour moi quand j'en ai besoin: je l'ai mené à la comédie pour m'en dire son sentiment.

168 CRITIQUE DU LEGATAIRE,

LE MARQUIS, *bas à la Comtesse.*

Comment ! tête-à-tête ?

LA COMTESSE, *bas au Marquis*

Pourquoi non ? il me sert de chaperon ; il a une mine sans conséquence : que voulez-vous qu'une femme fasse d'un visage comme le sien ? (*haut.*) Je prétends bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais , avant tout , tirez-moi de la foule , monsieur le Marquis , tirez-moi de la foule. Mon carrosse , en arrivant , a été une heure dans la rue Dauphine , sans pouvoir avancer ni reculer ; le voilà présentement dans le même embarras. Cela est étrange que , dans une ville policée comme Paris , les rues ne soient pas libres , et que messieurs les comédiens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS.

Cela crie vengeance. Parbleu , monsieur Boniface , je suis bien aise de vous rencontrer dans les foyers. Vous venez de voir cette comédie qui a fait courir tant de monde , je serai charmé que vous m'en disiez votre sentiment : j'ai autrefois entendu de petits vers de votre façon , qui n'étoient pas impertinens.

M. BONIFACE.

Oh ! monsieur.

LA COMTESSE.

## LA COMTESSE.

Monsieur Boniface a cent fois plus d'esprit qu'il ne paroît. J'aime les gens dont la mine promet peu et tient beaucoup. Il a l'air d'un cuistre ; mais je puis vous assurer qu'il n'est pas un sot.

## M. BONIFACE.

On voit bien , madame la Comtesse , que vous vous connoissez en physionomie.

## LA COMTESSE.

C'est une source d'imagination vive , hardie , échauffée , rien ne l'arrête , rien ne l'embarrasse ; je lui trouve un fonds de science qui m'étonne , une fécondité qui m'épouvante. Croiriez-vous , monsieur le marquis , qu'il a fait vingt-cinq comédies , et pour le moins , autant de tragédies ? les comédiens n'en veulent jouer aucune. Mais ce qu'il a de beau , c'est que ses comédies font pleurer , et que ses tragédies font rire à gorge déployée.

## LE MARQUIS.

C'est attraper le fin de l'art.

## M. BONIFACE.

Madame la Comtesse est , à son ordinaire , vive

et pétulante; il faut qu'elle se divertisse toujours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS.

Allons, monsieur Boniface, faites-nous part de vos lumières, et dites-nous, je vous prie, votre avis sur la pièce que nous venons de voir.

M. BONIFACE.

Monsieur...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, monsieur Boniface; mais soyez court: votre récit commence déjà à m'ennuyer: je n'aime point les grands parleurs; c'est le défaut des gens de votre métier. Je rencontrai dernièrement un auteur dans la rue, qui fit, à toute force, arrêter mon carrosse; il me fatigua de ses vers pendant une heure entière; il eu récita au laquais, au cocher, aux chevaux; et, si un autre carrosse ne fût survenu, qui lui setrales côtes de fort près et lui fit quitter prise, je crois qu'il parleroit encore, ou qu'il seroit devenu lui-même la catastrophe de sa tragédie.

M. BONIFACE.

Je ne suis encore qu'un jeune candidat dans la

république des lettres, un nourrisson des Muses ;  
mais je soutiens que la pièce est vicieuse *à capite ad  
calcem*, c'est-à-dire, de la tête aux pieds.

## LA COMTESSE.

Un jeune candidat ! un jeune candidat ! un nour-  
risson des Muses ! Que dis-tu à cela, Marquis ? Les  
Muses n'ont-elles pas fait là une belle nourriture ?  
Quand serez-vous sevré, monsieur Boniface ?

## M. BONIFACE.

Nous avons un peu lu notre Poétique d'Aristote ;  
et nous savons la différence de l'Épopée avec le  
Poème dramatique, qui vient du Grec *para to dran*,  
*id est, agere*.

## LA COMTESSE.

*Agere... agere...* Il faut avouer que cette langue  
grecque est admirable ; il faut que vous me l'appren-  
niez, monsieur Boniface... Que je serois ravie de  
savoir du grec ! Quoi ! je parlerois grec, je parlerois  
grec, monsieur le Marquis ? mais cela seroit tout-à-  
fait plaisant.

## LE MARQUIS.

Oui, madame, cela seroit tout-à-fait plaisant et  
nouveau.

M. BONIFACE.

Je ne m'arrête point à la diction, je laisse cette critique aux esprits subalternes; c'est à l'analyse, à la conduite, à la texture d'une pièce que je m'attache; et par-là, je vous prouverai que celle-ci est impertinente.

LE MARQUIS.

Voilà qui est fort.

M. BONIFACE.

N'est-il pas vrai qu'il s'agit dans cette pièce, d'un testament, qui fait le nœud et le dénouement de toute l'intrigue ?

LE MARQUIS.

Vous avez raison.

M. BONIFACE.

Qui est-ce qui fait ce testament ? Ne tombez-vous pas d'accord que c'est un valet ?

LA COMTESSE.

Oui, c'est Crispin. Il me réjouit par fois; j'aime à le voir.

M. BONIFACE.

Or, est-il que le Code justinien, titre douze,

*paragrapho primo de testamentis*, nous apprend que ceux qui sont sous la puissance d'autrui ne peuvent pas tester. Le valet est sous la puissance de son maître; *ergo*, je soutiens que le valet n'a pu faire de testament; et, de-là, je conclus que la pièce est détestable.

## LE MARQUIS.

Belle conclusion!

## LA COMTESSE.

Voilà ce qui s'appelle sapper un ouvrage par les fondemens, raisonner juste, décider comme j'aurois fait. Que monsieur Boniface a d'esprit! c'est un gouffre de science. Mon Dieu, que j'aurois envie de l'embrasser! mais la pudeur m'en empêche. Pour vous consoler, monsieur Boniface, baisez ma main. Te voilà, Marquis, confondu, écrasé, anéanti. Tu ne ris point? tu ne ris point?

## LE MARQUIS.

Ce n'est pas, ma foi, que vous ne m'en donniez tous deux une ample matière. Qu'avons-nous affaire ici d'Épopée, et de tous les grands mots grecs et latins dont monsieur Boniface fait une parade fastueuse?

## LA COMTESSE.

Ce sont tous termes de l'art, qui sont cités fore

174 CRITIQUE DU LEGATAIRE ,  
à propos ; l'Épopée , le Code , le Justinien , le *paragraphe*. Je voudrois avoir trouvé une douzaine de ces mots , et les avoir payés une pistole pièce.

LE MARQUIS.

Apprenez , monsieur le jurisprudent hors de saison , qu'il n'est point question , dans une comédie , du Droit romain , ni de Justinien ; il s'agit de divertir les gens d'esprit avec art : et je vous soutiens , moi , que la conduite de cette pièce est très-sensée.

M. BONIFACE.

C'est dont nous ne convenons pas parmi nous autres savans.

LE MARQUIS.

Le premier acte expose le sujet ; le second fait le nœud ; dans le troisième commence l'action ; elle continue dans les suivans : tout concourt à l'événement ; l'embarras croît jusqu'à la dernière scène ; le dénouement est tiré des entrailles du sujet. Tous les acteurs sont contens , et les spectateurs seroient bien difficiles s'ils ne l'étoient pas , puisqu'il me paroît qu'ils ont été divertis dans les règles.

LA COMTESSE.

Pour moi , je n'entends point vos règles de Comédie ; mais mon frère le Chevalier , qui a bon

goût, et qui est presque aussi sage que moi, m'a dit qu'elle ne valoit rien; il ne l'a pourtant point encore vue.

## LE MARQUIS.

C'est le moyen d'en juger bien sainement.

## LA COMTESSE.

Il n'a cependant manqué aucune représentation : la première, il ne vit rien; la seconde, il n'entendit pas un mot; la troisième, il ne vit ni n'entendit; et, toutes les autres fois, il étoit dans les foyers, occupé devant le miroir à rajuster sa personne, ranimer sa perruque, se renouveler de bonne mine, pour être en état de donner la main à quelque femme de qualité, et la conduire avec succès dans son carrosse.

## LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas s'il en parle si bien.

## LA COMTESSE.

Pour moi, ne trouvant plus de place dans les premières loges, je l'ai vue la première fois dans l'amphithéâtre, où je me trouvai entourée de cinq ou six jeunes seigneurs, qui ne cessèrent de folâtrer autour de moi : jamais jolie femme ne fut plus lutinée; et, si la pièce n'avoit promptement fini,

176 CRITIQUE DU LEGATAIRE,  
je ne sais, en vérité, ce qu'il en seroit arrivé.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raison, madame la Comtesse, de pester; vous n'avez jamais tant couru de risque en vos jours qu'à cette comédie.

M. BONIFACE.

Pour moi, j'étois dans le parterre à la première représentation; il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaise comédie; une moitié de mon juste-au-corps fut emportée par la foule, et j'eus bien de la peine à sauver l'autre au milieu des flots de laquais, qui m'inondèrent de cire en sortant, et me brûlèrent tout un côté de ma perruque.

LA COMTESSE.

Les auteurs qui ont des habits aussi mûrs que le vôtre, monsieur Boniface, ne doivent point se trouver dans le parterre à une première représentation.

LE MARQUIS.

Madame la Comtesse a raison. Vous êtes là un tas de mauvais poètes cantonnés par peloton (je ne parle pas de ceux qui sont avoués d'Apollon, dont on doit respecter les avis); vous êtes là, dis-je, comme des âmes en peine, tout prêts à donner

l'alarme dans votre quartier, et à sonner le tocsin sur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes hasardés, négligés, ou mal interprétés, qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers ?

## LA COMTESSE.

Tu te rends, Marquis; tu fléchis, tu demandes quartier. Courage, monsieur Boniface; remettez-vous; l'ennemi plie; tenez bon, quand il devoit aujourd'hui vous en coûter votre manteau. Te moques-tu, Marquis, de te mesurer avec monsieur Boniface ? C'est le plus bel esprit du siècle; il a voix délibérative aux cafés; et c'est lui qui fait un livre qui aura pour titre, *le Diable partisan, ou l'abrégé des soupirs auprès des cruelles.*

## LE MARQUIS.

Mais enfin, vous conviendrez que la pièce est....

## LA COMTESSE.

Horrible, détestable, archidétestable, et qu'il n'y a que les entr'actes qui la soutiennent.

## M. BONIFACE.

Que voulez-vous dire avec vos entr'actes ? Il me semble qu'il n'y en a point.

## LA COMTESSE.

Il n'y en a point ! Comment appelez-vous donc

ces pirouettes, ces caracoles, ces chaudes embrasades qui se font sur le théâtre pendant qu'on mouche les chandelles; voilà ce qui s'appelle des scènes d'action et de mouvement des plus comiques; place au théâtre, haut les bras: demandez plutôt au parterre, je suis sûr qu'il sera de mon avis. Mais je perds ici bien du temps: mon cher monsieur Boniface, voyez, je vous prie, si mon carrosse n'est point à la porte; de moment en moment je sens que je m'éténue, je fonds, je péris, je deviens nulle.

## M. BONIFACE.

Dans un moment, madame, je viens vous rendre réponse.

## SCÈNE V.

M. BREDUILLE, LA COMTESSE,  
LE MARQUIS.

M. BREDUILLE, *sortant de la coulisse.*

ALLEZ toujours devant, j'y serai aussitôt que vous; ayez soin seulement que nous buyions bien frais, et que le rôl soit cuit à propos.

## LE MARQUIS.

Hé ! bon jour , mon cher monsieur Bredouille ; que j'ai de joie de vous rencontrer ici ! Madame , vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chère , et qui a cinquante bonnes mille livres de rente.

## LA COMTESSE.

Je ne connois autre que monsieur Bredouille ; j'ai été vingt fois à sa maison de campagne : c'est lui qui a inventé les poulardes aux huîtres ; les poulets aux truffes , et les cervelles aux olives. Si je n'étois pas retenue , je lui proposerois de nous donner ce soir à souper , pour nous dédommager de la mauvaise comédie que nous venons de voir.

## M. BREDOUILLE.

Qu'appellez-vous mauvaise comédie ? mauvaise comédie ! ... Je la trouve excellente : je ne me suis jamais tant diverti ; et monsieur Clistoriel m'a guéri de toute la mauvaise humeur que j'y avois apportée.

## LA COMTESSE.

D'où venoit ton chagrin , mon gros Bredouilleux ? Quelque quartaut de ta cave a-t-il échappé à ses cerceaux ? Et pleutes-tu , par avance , le malheur

180 CRITIQUE DU LEGATAIRE,  
qui nous menace de ne point avoir de glace pendant  
l'été ?

M. BREDOUILLE.

Mon cuisinier avoit, à dîner, manqué sa soupe ;  
ses entrées ne valaient pas le diable, et le coquin avoit  
laissé brûler un faisan qu'on m'avoit envoyé de mes  
terres. Je n'ai pas laissé d'y rire tout mon soul,  
tout mon soul.

LA COMTESSE.

Comment ! tu as pu rire de pareilles sottises ? Si  
je te faisais l'anatomie de cette pièce là, tu tomber-  
ois dans un dégoût qui t'ôteroit l'appétit pendant  
tout le carnaval.

M. BREDOUILLE.

Ne me la faites donc pas ; il n'est point ici ques-  
tion d'anatomie. Est-ce que le testament ne vous a  
pas réjoui ? Il y a là deux *item* qui valent chacun une  
comédie. Et cette veuve, morbleu, cette veuve,  
n'est-elle pas à manger ? Ce Poisson est plaisant, il  
me divertit : j'aime à rire, moi ; cela me fait faire  
digestion.

LA COMTESSE.

Et c'est justement la scène de la veuve qui m'a  
donné un dégoût pour la pièce ? J'ai une antipathie  
extrême

extrême pour cet habit ; et , si mon mari mouroit aujourd'hui, je me remarirois demain, pour n'être pas obligée de me présenter sous un si lugubre équipage. Je crois que je ne ferois pas mal , dès-à-présent , de choisir quelqu'un pour lui succéder. Qu'en dis-tu, Marquis ?

## LE MARQUIS.

Ce seroit très-bien fait.

## LA COMTESSE.

Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce gentil-homme normand, M. Alexandre Choupille, de l'enfant posthume, de Clistorel, et de la servante qui ne veut pas être interloquée ?

## M. BREDUILLE.

Hé bien ! interloquée, interloquée ! où est donc le grand mal ? N'ai-je pas été interloqué, moi, qui vous parle, dans un procès que j'ai avec un de mes fermiers ?

## LA COMTESSE.

Eh ! fi donc ! monsieur, fi donc !

## M. BREDUILLE.

Pour moi, je n'y entends pas tant de façon ;

quand une chose me plaît, je ne vais point m'alam-  
biquer l'esprit pour savoir pourquoi elle me plaît.

## LE MARQUIS.

Monsieur parle de fort bon sens.

## M. BREDOUILLE.

Madame la Comtesse, par exemple, je ne la dé-  
taille point par le menu : il suffit qu'elle me plaise  
en gros : je n'examine point si elle a les yeux petits,  
le nez rentrant, la taille renfoncée ; elle me plaît,  
je n'en veux pas davantage.

LA COMTESSE, *le contrefaisant.*

Monsieur Bredouille a raison : car, voyez-vous,  
une femme est comme une comédie, il y a de l'in-  
trigue, du dénouement. Monsieur Bredouille, par  
exemple, je n'examine point s'il est gros ou menu,  
gras ou maigre ; il a du bon vin, on le va voir, en  
faut-il davantage ? N'est-il pas vrai, Marquis ?

## LE MARQUIS.

Oui, rien n'est plus clair que ce raisonnement-là.

## M. BREDOUILLE.

Madame, je suis votre serviteur. Je vais souper à

la Place royale , où nous devons attaquer un aloyau dans les formes ; et je serois au désespoir que la scène commençât sans moi.

LA COMTESSE , *bredouillant.*

C'est très - bien fait , monsieur Bredouille ; ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention , et de boire autant de rasades à ma santé.

---

SCENE VI.

LA COMTESSE , LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

VOILA un plaisant original ! Mais que vois-je ? Il me semble que j'apperçois monsieur Clistorel : il n'est pas encore déshabillé ; il faut l'appeler pour nous en divertir. Holà , ho , monsieur Clistorel ! un petit mot.

---

## SCENE VII.

CLISTOREL, *apothicaire*, LE MARQUIS,  
LA COMTESSE.

CLISTOREL, *apothicaire*.

LES comédiens sont bien plaisans de jouer sur leur théâtre un corps aussi illustre que celui des apothicaires, et ce petit mirmidon de Clistorel bien impertinent de s'attaquer à un homme comme moi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire, n'êtes-vous pas monsieur Clistorel ? Comment donc ! je crois qu'en voilà encore un autre : je m'imaginois qu'il fût unique en son espèce. Holà , ho , monsieur Clistorel ! un petit mot.

## SCENE VIII.

CLISTOREL, *comédien*, CLISTOREL,  
*apothicaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, *apothicaire*, à *Clistorel*, *comédien*.

C'EST donc vous, mon petit ami, qui empruntez mon nom et ma personne pour les mettre dans vos comédies ? Savez-vous que je suis le doyen des apothicaires ?

CLISTOREL, *comédien*.

Vous ! doyen des apothicaires !

CLISTOREL, *apothicaire*.

Oui, moi.

CLISTOREL, *comédien*.

Que m'importe ! Ah ! ah ! ah ! la plaisante figure pour un doyen !

CLISTOREL, *apothicaire*.

Figure ! Parbleu, figure vous-même ; je serois bien fâché que la mienne fût aussi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL, *comédien.*

Et moi, je serois au désespoir de vous ressembler : ne voilà-t-il pas un petit gentilhomme bien tourné ?

CLISTOREL, *apothicaire.*

Depuis deux cens ans nous tenons boutique d'apothicaire, de père en fils, dans le fauxbourg Saint-Germain.

CLISTOREL, *comédien.*

Oui, l'on dit que c'est vous qui recrépissez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL, *apothicaire.*

Je puis me vanter qu'il n'y a pas d'homme en France qui ait plus raccommo<sup>dé</sup> de visages que moi.

LA COMTESSE.

Vous avez raccommo<sup>dé</sup> des visages ! Je croyois qu'un visage n'étoit pas de la compétence d'un apothicaire. Il faudra donc, monsieur Clistorel, que vous préludiez quelque jour sur le mien. Je suis jeune encore, comme vous voyez ; mais quand j'ai bu du vin de Champagne, j'ai le lendemain le coloris obscur, les nuances brouillées, et des erreurs au teint, qui me vieillissent de dix années.

CLISTOREL , *comédien , à la Comtesse.*

Il a remis sur pied des teints aussi désespérés que  
le vôtre.

LA COMTESSE.

Je puis l'assurer que mon visage ne lui fera point  
d'affront , et qu'il en aura de l'honneur.

CLISTOREL , *apothicaire.*

Pourquoi donc , mon petit comédien , connoissant  
mon mérite , êtes - vous assez impudent pour me  
jouer en plein théâtre ?

CLISTOREL , *comédien.*

Nous y jouons bien tous les jours les médecins ,  
qui valent bien les apothicaires.

CLISTOREL , *apothicaire.*

Savez-vous que personne n'approche de plus près  
que nous les princes et les grands seigneurs.

CLISTOREL , *comédien.*

Vous ne les voyez que par derrière ; mais nous  
leur parlons face-à-face.

CLISTOREL , *apothicaire.*

Je suis apothicaire , et médecin quand il le faut.

188 CRITIQUE DU LEGATAIRE ,

CLISTOREL , *comédien.*

Je joue , moi , dans le comique et dans le sérieux.

CLISTOREL , *apothicaire.*

J'ai fait , à Paris , quatre cours de chimie.

CLISTOREL , *comédien.*

J'ai joué , en campagne , les rois et les empereurs.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous jouez dans le sérieux ! Un pygmée , un extrait d'homme comme vous représenteroit Achille , Agamemnon , Mithridate ! Marquis , que dis-tu de ce héros-là ? Ne voilà t-il pas un Mithridate bien fourni pour faire fuir des légions romaines ?

LE MARQUIS.

Je vous prie , monsieur Clistorel le sérieux , de nous dire seulement deux vers , pour voir comment vous vous y prenez.

CLISTOREL , *comédien.*

Oui-da.

« Et vous aurez pour vous , malgré les envieux ,  
» Et Lisette , et Crispin , et l'enfer et les dieux. »

CLISTOREL, *apothicaire.*

Il faut dire la vérité ; voilà une belle taille pour faire un empereur !

CLISTOREL, *comédien.*

Voilà un plaisant visage pour avoir fait quatorze enfans à sa femme !

CLISTOREL, *apothicaire.*

Cela est faux , je lui en ai fait dix-neuf.

CLISTOREL, *comédien.*

Tant mieux , pourvu qu'ils soient tous de votre façon.

CLISTOREL, *apothicaire.*

Qu'est-ce à dire de ma façon ? Apprenez que , sur l'honneur , madame Clistorel n'a jamais fait de *quæ pro quo.*

CLISTOREL, *comédien.*

Elle ne vous ressemble donc pas.

CLISTOREL, *apothicaire.*

Moi , j'ai fait des *qui pro quo.* Vous en avez menti !

CLISTOREL, *comédien.*

J'en ai menti ?

LA COMTESSE, *les séparant.*

Monsieur l'apothicaire, monsieur le comédien,  
Monsieur Clistorel, monsieur Mithridate...

CLISTOREL, *apothicaire.*

Avorton de comédien !

CLISTOREL, *comédien.*

Embrion d'apothicaire !

L A C O M T E S S E .

Doucement, messieurs, doucement : je ne souffrirai point qu'il arrive de malheur, et que deux Clistorel se coupent la gorge en ma présence. Vous, monsieur Clistorel l'apothicaire, retournez dans votre boutique ; et vous, monsieur Clistorel le comédien, je veux que vous me meniez au bal, et que nous dansions ensemble le rigaudon, la chasse, les cotillons, la jalousie, et toutes les autres danses nouvelles, où j'excelle assurément ; et je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui se trémousse dans un bal avec

plus de noblesse , de cadence , de vivacité , de légèreté ,  
et de pétulance.

---

---

## SCENE IX.

M. BONIFACE , LA COMTESSE ,  
CLISTOREL , *comédien* , CLISTOREL ,  
*apothicaire* , LE MARQUIS .

M. BONIFACE .

MADAME , votre carrosse est à la porte , et vous  
descendrez quand il vous plaira .

LA COMTESSE .

Il a bien fait de venir , j'allois me jeter dans le pre-  
mier venu . ( *à Clistorel le comédien .* ) Allons , mon-  
sieur Clistorel , donnez-moi la main .

---

SCÈNE X, et dernière.

LE MARQUIS, *seul.*

EH bien, morbleu! voilà ce qui s'appelle une comédie dans les règles: cela vaut mieux que l'autre; et je vous jure qu'on ne la jouera point que je n'y revienne; je conseille à l'assemblée d'en faire autant.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.



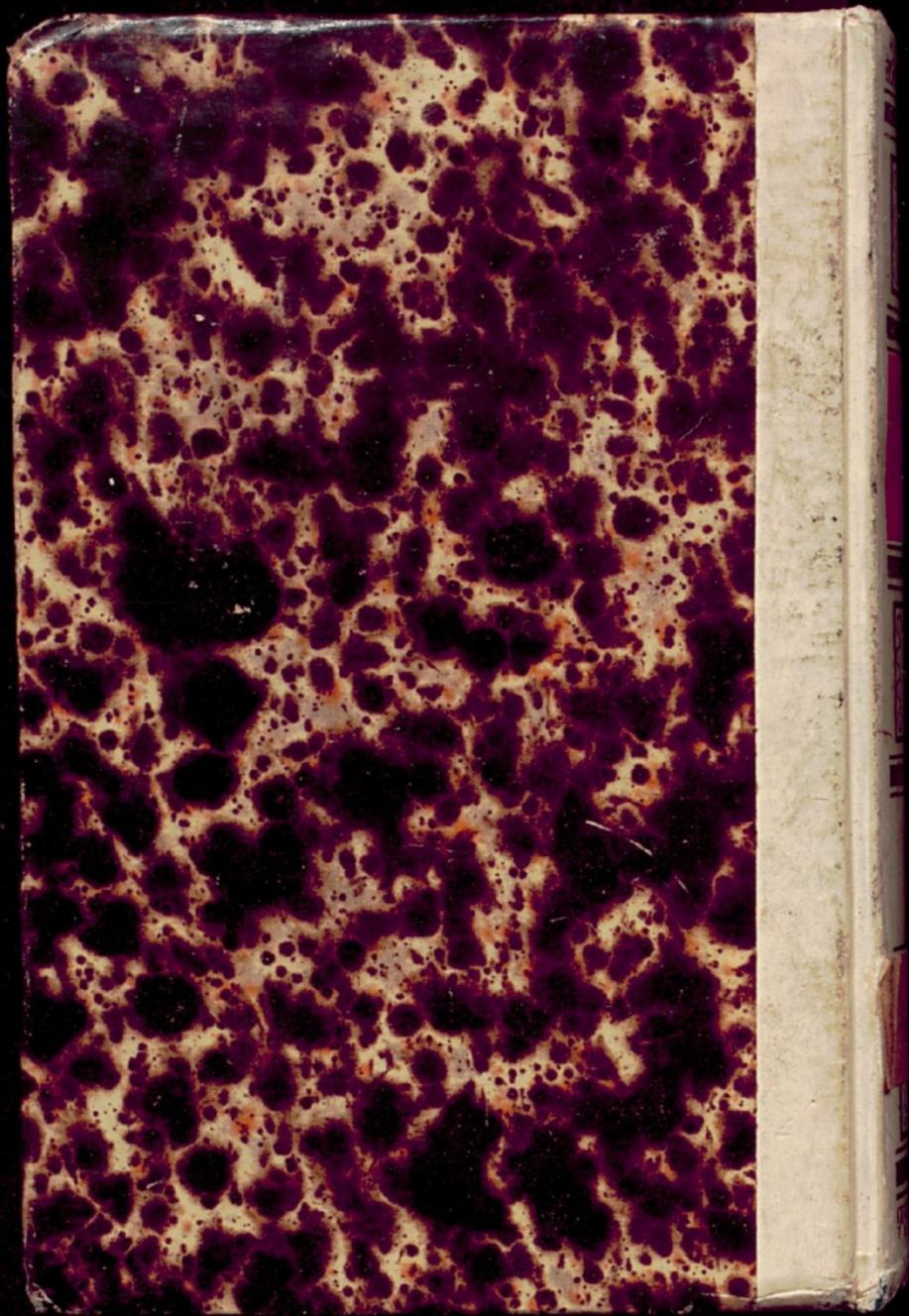


110 383

AB 110 383

S

(314.)





CHEF-D'OEUVRES

DE

REGNARD.

---

TOME QUATRIÈME.

---



A PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire,  
rue Jacques, n<sup>o</sup>. 22.

---

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.